

LES POLYNÉSIENS D'ICI



Hommage aux Calédoniens d'origine polynésienne

Directeur de la publication :
Sonia Lagarde, maire de Nouméa
Coordination et rédaction :
Muriel Glaunec-Mainguet, conservatrice
des musées de la ville
Relecture : Nathalie Darricau
Conception graphique : Agence Demain
Impression : Artypo

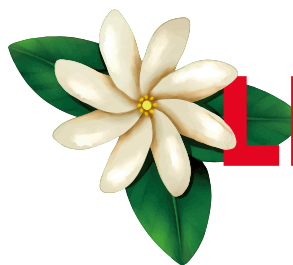


© 2024 Musée de la Ville de Nouméa
BP K1 - 98849 NOUMÉA CEDEX
Nouvelle-Calédonie

ISBN : 978-2-9581544-3-1

Dépôt légal : janvier 2024

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation même
partiels réservés à l'auteur pour tous pays.
En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
tout ou partie du présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur.



LE MOT DU MAIRE

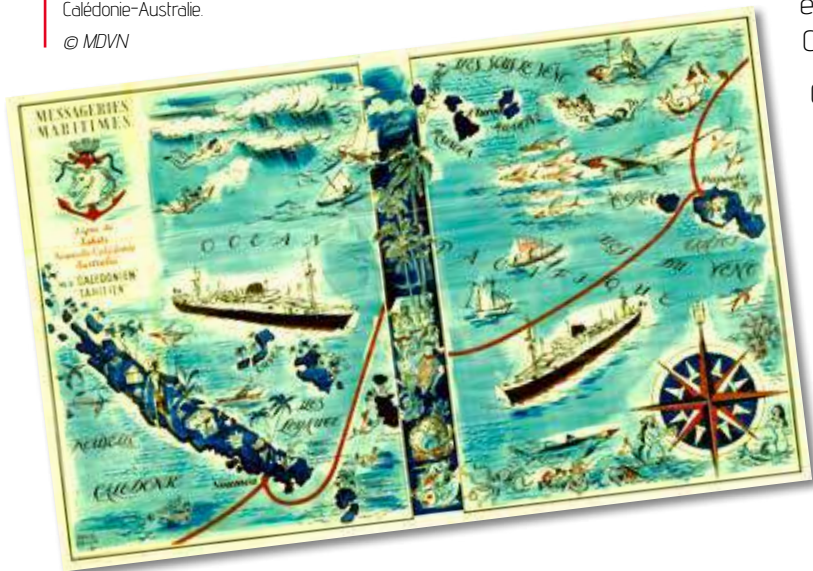
Ancrées de part et d'autre du Pacifique, la Nouvelle-Calédonie et la Polynésie française ont toujours entretenu de profonds liens d'amitié et d'entraide au cours de leur histoire. Frères d'armes des Calédoniens lors des deux conflits mondiaux, les Polynésiens répondent présents dans les années 1950-1960, pour venir pallier le manque de main-d'œuvre nécessaire au lancement de la politique de modernisation de la Nouvelle-Calédonie. En quête de travail et d'une vie meilleure, ils arrivent nombreux en provenance de tous les archipels de Polynésie française : îles de la Société, des Australes, des Tuamotu, des Gambier et des Marquises.

Si les hommes arrivent d'abord seuls pour travailler à la construction du nouveau barrage de Yaté, pour la Société Le Nickel (SLN) ou dans le secteur des travaux publics, ils font très vite venir leur famille. Certains de ces nouveaux arrivants vont faire souche en Nouvelle-Calédonie et s'installer durablement. Petit à petit, la culture « tahitienne » s'implante dans la vie des Calédoniens par le biais de la musique, de la danse, de la cuisine ou encore de la pêche et du vaï, la pirogue polynésienne. Au dernier recensement calédonien de 2019, ils étaient 5 366 personnes à déclarer appartenir à la communauté « tahitienne », terme communément employé pour désigner la population originaire de Polynésie française en Nouvelle-Calédonie.

Cet ouvrage rend hommage à ces femmes et à ces hommes, qui par leur travail et leur sens de la convivialité ont su gagner le cœur de la société calédonienne.

Carte illustrée des
Messageries Maritimes.
Ligne de Tahiti-Nouvelle-
Calédonie-Australie.

© MDVN

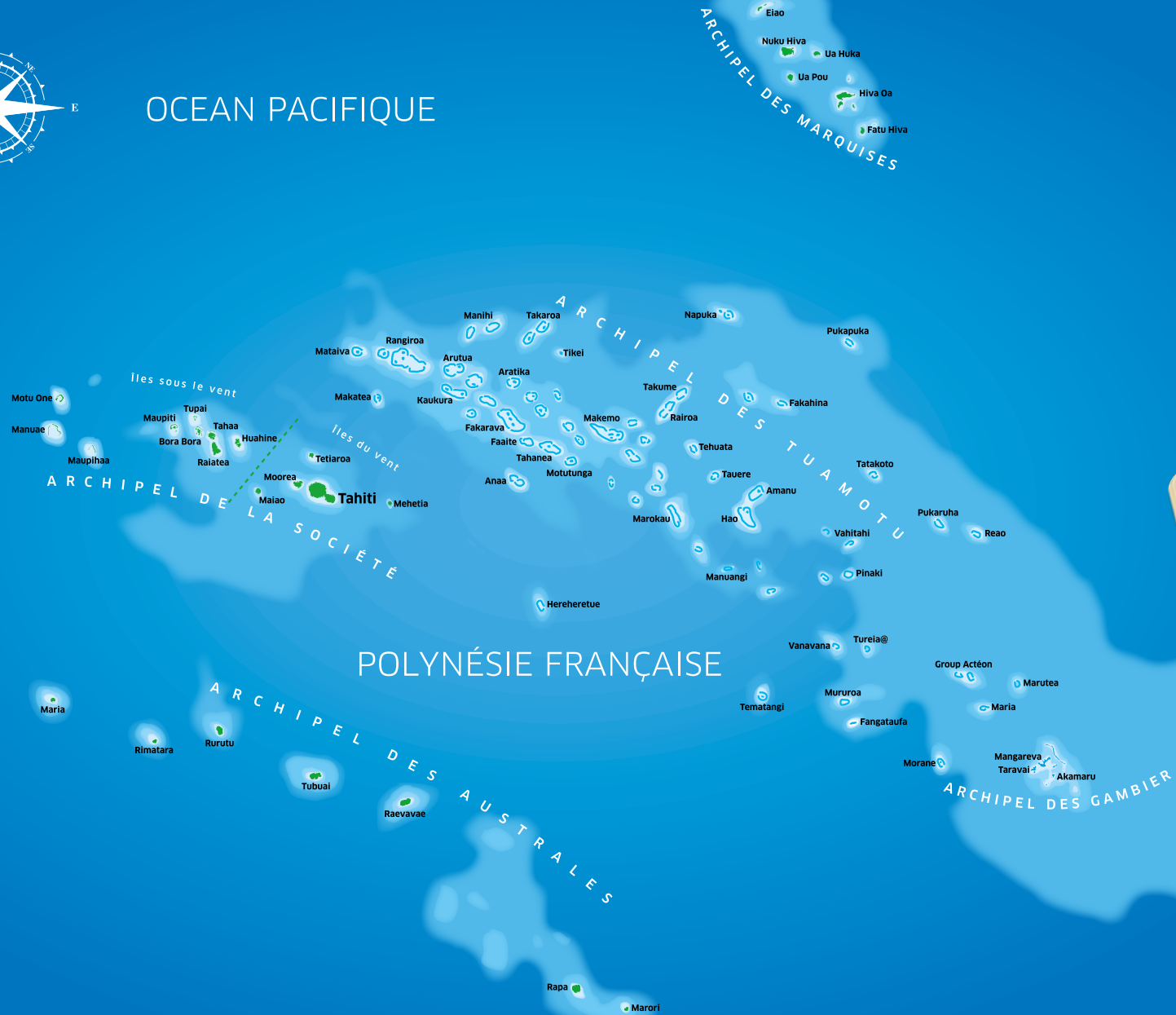


Samie Legendre.





OCEAN PACIFIQUE



Visa d'entrée tamponné sur le passeport de Rima PARAU lors de son arrivée en Nouvelle-Calédonie, le 12 décembre 1957
© Collection R. Parau



LES POLYNÉSIENS D'ICI



Départ de Pauline ALVES ép. PUGIBET (à droite) et de Tepeta MARA (deuxième à gauche), pour la Nouvelle-Calédonie en 1957.

© Collection Pugibet

Dans les années 1950, une grande politique de modernisation du territoire est lancée. La nouvelle société Enercal entreprend en juillet 1955 la construction du second barrage de Yaté. La main-d'œuvre locale est insuffisante, il faut donc faire appel aux travailleurs français du Pacifique originaires de Wallis-et-Futuna et de Polynésie française. Ces derniers arrivent de tous les archipels : îles de la Société (Tahiti, Moorea, Huahine, Raiatea, Bora-Bora, Maupiti, etc.), des Australes (Rurutu, Raivavae, Tubuai, Rapa, Rimatara), des Tuamotu, des Gambier ou encore des Marquises. Beaucoup travaillaient auparavant dans les mines de phosphate de Makatea, qui sont alors sur le déclin.

À la fin du chantier, la plupart sont embauchés par la Société Le Nickel (SLN) ou dans les entreprises de travaux publics. Les grands chantiers et le boom du nickel permettent ainsi de faire face au chômage. Parallèlement s'implantent

progressivement de petits commerces tenus par des Chinois Tahitiens qui ont suivi le courant migratoire vers la Nouvelle-Calédonie. La culture tahitienne s'installe durablement dans la vie des Calédoniens par le biais de la musique, de la danse, de la cuisine ou encore de la pêche et du vaï, la pirogue polynésienne. Au dernier recensement de 2019, 5366 personnes déclaraient appartenir à la communauté « tahitienne », terme communément employé pour désigner la population originaire de Polynésie française en Nouvelle-Calédonie.

Départ de Terita HOPUETAI avec son mari venu la chercher à Tahiti, en 1957.

© Collection Hopuetai



Sarah TEPAHAUAITAPARI, ép. PAOFAI quitte Papeete pour Nouméa en 1956. Elle est entourée par son frère, Terii, qui porte son fils Léonard, et sa sœur, Hanna.

© Collection Paofai



Départ de Raymond TIAORE avec son épouse et leurs enfants, Eliane et Raymond.

© Collection Tiaore

Départ de Yun-Then dit Bruno TCHUNG, en juin 1957.

© Collection Tchung



Départ de Faatoo HOPUETAI de Makatea en 1957 pour rejoindre Nouméa via Papeete.

© Collection Hopuetai

En 1957, sur le bateau à destination de la Nouvelle-Calédonie, Pauline PUGIBET pose avec ses compagnons de voyage.

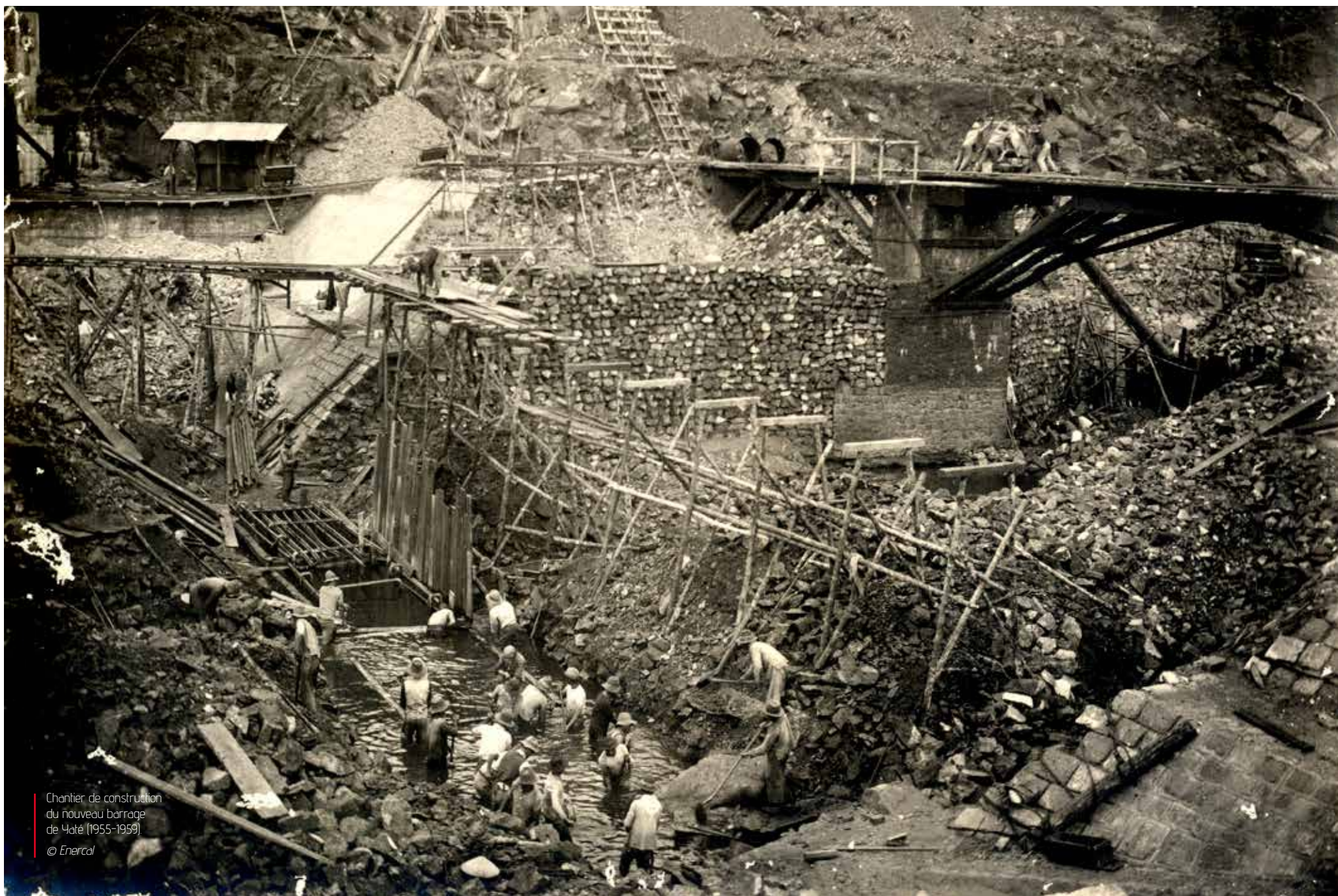
© Collection Pugibet



Billet de bateau de Raymond TAURU pour Nouméa, sur *Le Calédonien*, le 17 octobre 1960.

© Collection Tauru





Chantier de construction
du nouveau barrage
de Maté (1955-1959)
© Enercal

CONSTRUIRE LE BARRAGE

© SLN



Le lancement en 1955 de ce chantier pharaonique et la création de la société Enercal témoignent de l'élan qui s'est emparé de la Nouvelle-Calédonie dans les années d'après-guerre. Pendant quatre ans, près d'un millier de travailleurs vont ériger un mur de soixante mètres de haut sur neuf mètres de large pour bloquer 300 millions de mètres cubes d'eau. Ce barrage est destiné

à approvisionner en électricité l'usine métallurgique de la Société Le Nickel (SLN) et la commune de Nouméa. Il doit remplacer le barrage construit en 1925, alimentant l'usine hydroélectrique de Yaté village, qui ne répond plus aux besoins en électricité des populations.

La Société générale d'entreprises (SGE) est chargée du recrutement et s'appuie localement sur des agents recruteurs pour les îles de Polynésie française et de Wallis-et-Futuna. D'autres, comme des Italiens, des Espagnols ou des Serbes arrivent d'Europe et d'Australie. Le barrage est inauguré le 2 janvier 1959 en présence du ministre chargé des Dom-Tom, Jacques Soustelle. Ainsi, en 1976, tous les logements de Nouméa sont alimentés en électricité alors que les habitants de l'intérieur et des îles vivent encore à l'heure de la lampe à pétrole et du groupe électrogène. Aujourd'hui, 90 % de la production de l'aménagement hydroélectrique de Yaté sont dédiés à l'alimentation de base de l'usine SLN et 10 % sont injectés dans la distribution publique.

© Collection Pugibet

AMÉNAGEMENT de la CHUTE de la YATÉ
TRAVAUX EXÉCUTÉS PAR LA
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'ENTREPRISES
POUR LE COMPTE DE LA
SOCIÉTÉ NÉO-CALÉDONIENNE D'ÉNERGIE



© Collection Pugibet



© Collection Enercal

Chiffres clés :

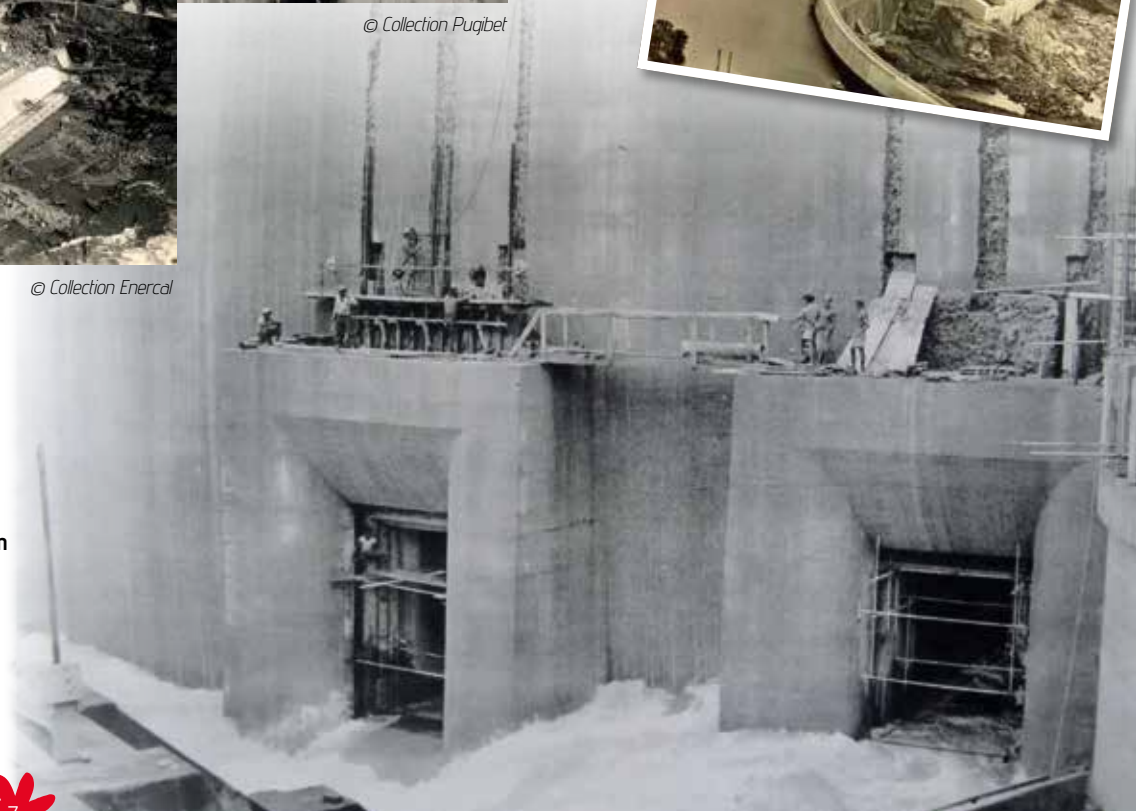
(source Enercal) :

- 68 MW de puissance installée
- 307 GW/h de capacité de production annuelle
- 60 m de haut et 640 m de long sur 9 m d'épaisseur de base
- Lac artificiel-réservoir de 315 Mm³
- 157 m de chute
- Capacité de retenue : 315 Mm³



Carte postale représentant le second barrage de Yaté (1955-1959) et portant le timbre « Premier jour » oblitéré le 21 septembre 1959.

© MDVN





Chantier de construction du nouveau barrage de Yaté (1955-1959).
Opération de concassage où les rochers et les gros cailloux sont transformés en gravillons pour fabriquer le béton.

© Collection Pugibet

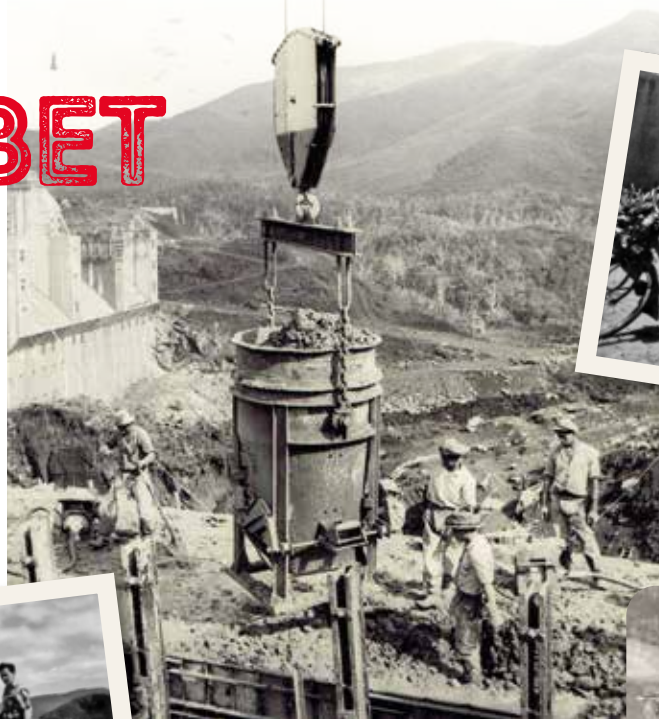
FAMILLE PUGIBET

Ronald PUGIBET est venu en Nouvelle-Calédonie recruté par la Société générale d'entreprises pour le chantier du barrage de Yaté en 1957. Il est embauché comme mécanicien sur les machines de concassage. Fin photographe, on lui doit un magnifique reportage photo sur la construction du barrage.

À la fin du chantier, en 1959, Ronald sera embauché par la Société le Nickel comme manœuvre dans l'atelier d'affinage. Il gravira les échelons jusqu'à devenir agent de maîtrise. Son épouse, Pauline, originaire des Australes, travaillera comme employée de maison chez M. BONNEAU, directeur des établissements Ballande. En 1959, ils s'installent en famille rue de Papeete à Ducos, face à l'usine de Doniambo. Trois enfants naîtront sur le Caillou.

En Nouvelle-Calédonie, Pauline ALVES ép. PUGIBET retrouve ses cousines des îles Australes, installées également avec leur famille. Le dimanche est consacré au culte, d'abord au Vieux Temple, à Nouméa, puis à la Vallée-du-Tir. Pendant leurs heures de repos, Ronald et ses collègues participent activement à la construction du temple protestant de la Vallée-du-Tir en 1962, où les cultes étaient célébrés en tahitien.

Toute sa vie, Ronald pratiquera la photographie. Lors de son départ à la retraite, ses collègues lui offriront d'ailleurs un appareil photo dernier cri. En 2012, Ronald PUGIBET a partagé ses souvenirs lors d'un entretien au musée de la ville de Nouméa dont quelques-uns sont cités ici en légendes des photos.



Pauline PUGIBET, une vahine en Nouvelle-Calédonie à la fin des années 1950.

Au vieux temple, avec les amis et la famille à la fin des années 1950.



Noël en famille : de gauche à droite, Annick, Ronald, Bernadette et Jean-Louis.



« Les ouvriers travaillent en short, claquettes et chapeau, aucun équipement de sécurité n'est imposé, contrairement à ceux affectés au coulage du béton : eux ont droit à des boîtes et aux gants et ils sont mieux rémunérés. »



« À Yaté, sur la base vie, les travailleurs sont regroupés par ethnies. Des baraquements sont réservés aux familles, tandis que les célibataires sont logés dans des garçonnières. »

« Les Tahitiens, comme toujours, s'improvisent musiciens avec leurs guitares et leurs ukulélés. »



Chantier de construction du barrage de Yaté, 1955-1959.

Les frères PUGIBET sont venus en Nouvelle-Calédonie pour la construction du barrage de Yaté.

De gauche à droite : Élie, Ronald, un ami et Maurice.



Ronald PUGIBET et sa seconde femme Moere à IOTUA en 2012.
© MDVN





FAMILLE TURI



1956-1957 : les frères TURI participent à l'élaboration du pont de la Madeleine et du bac de la Unia.



1969-1970, à Magenta : Léon, Caroline, Miriama, Maire, Mareva, Moerai, Madeleine, Roger, Etienne, Siki Mari.

1961-1965 : dans la cour du magasin Tropic à la Vallée-des-Colons, avec des amis (de gauche à droite) : Mme GUJ, M. et Mme BERTUZZI, Mme Sylvaine AJAM, M. Albert TAMA et M. Michel MERCIER, le propriétaire des lieux.

Maire et Teva TURI dans les champs cultivés par la famille.
Mervin, fils d'Etienne TURI, devant des cageots de choux-fleurs.
Dany et Antonina, enfants de François TURI.



Les frères TURI, Alec, Haorai, Edmond, Léon, leur sœur Thérèse et son mari, TOIRORO, arrivent en Nouvelle-Calédonie en 1953. Ils font partie des premiers travailleurs tahitiens venus préparer le chantier du barrage de Yaté. Léon fait venir sa femme, Miriama, née AUE, et un de ses fils, François. Les aînés restent au *fenua* (le pays natal). Après quelques mois, ils décident de venir sur Nouméa. À la faveur d'un congé, Léon trouve du travail à la SLN comme maçon pour la construction de la centrale électrique de Doniambo. Il y restera jusqu'en 1961. Miriama travaille comme employée de maison pour les pasteurs Motu et Dolphus au Vieux Temple, puis elle se lance dans le colportage entre Nouméa et Canala. Elle revient avec des légumes et des fruits de la côte Est, notamment des mandarines. Le beau-frère de Léon, M. Tairoro, missionnaire protestant, la suit dans ses tournées. Après la naissance de leurs enfants, Miriama confie le colportage à son mari et tient le magasin Tropic à la Vallée-des-Colons. Vient alors le temps des grandes tournées dans le Nord et des stands au marché, situé à cette époque au centre-ville. Léon sera rejoint par sa sœur Thérèse et son frère, Alec, tandis que son fils François prendra la suite du colportage. En 1969, Léon achète un terrain à Ducos et construit une maison avec l'aide des Tahitiens du quartier. Les enfants Turi sont très investis dans le marché et dans le sport : François en basket et en *va'a*, Maeva en basket et Annick en tennis de table. Les sorties sont nombreuses aussi dans les clubs de la ville : Le Biarritz, le Santa Monica, le Tahiti cabaret et le Commodore où François joue de la guitare.



François TURI devant son camion de colportage



En haut à gauche, Maire TURI et Yvette (épouse de François) volleyeuses dans l'équipe de la SDJ (Eglise des saints des derniers jours), en 1975.

1963-1964, fin de travaux à la SLN, de gauche à droite : un ouvrier, Léon TURI, Edwin JAMET, Meteta TOIRORO et le chef d'équipe M. SIROT

Léon TURI (à gauche) et ses amis avec des coureurs cyclistes de la sélection tahitienne (en rouge) lors des Jeux du Pacifique en 1966.



Maeva, Madeleine, Caroline et Maire TURI, dans la cour du magasin Tropic, à la Vallée-des-Colons.



Les cousines Mélanie TOIRORO et Madeleine TURI au marché couvert de Nouméa, au centre-ville, dans les années 1970.



À l'occasion des 80 ans de Miriama, la famille est réunie à Ducos.



Devant le barrage de Maté avec des
collègues. Henri, deuxième en partant
de la droite, entre 1956 et 1959

© Collection Paofai



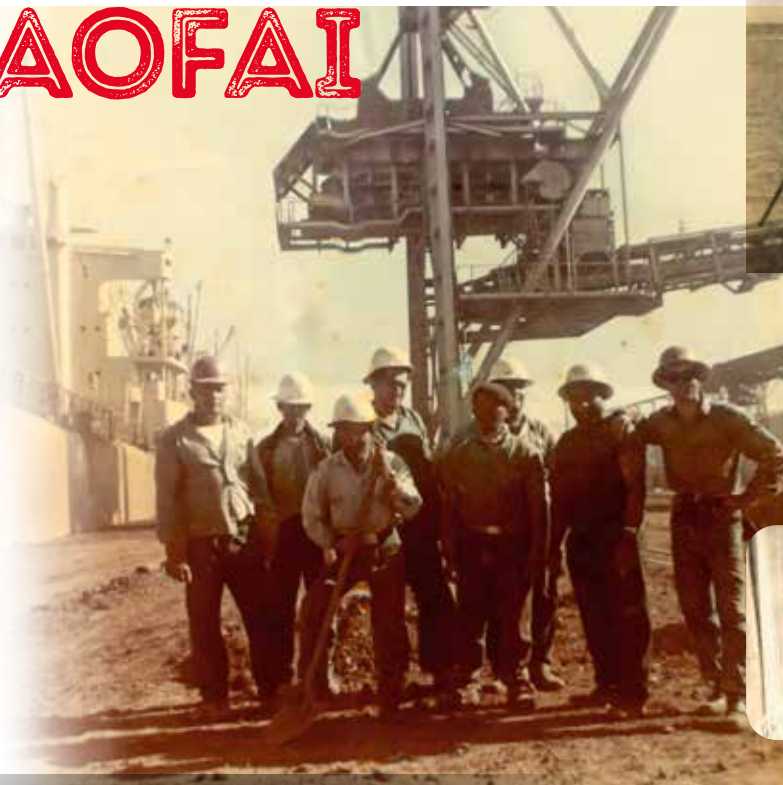
FAMILLE PAOFAI

Henri Teraitua PAOFAI arrive en bateau en Nouvelle-Calédonie en 1956 pour travailler sur le barrage de Yaté comme manoeuvre. Sa femme, Sarah TEPAHAUAITAIPARI, le rejoint mais leur fils Léonard reste à Tahiti avec les grands-parents maternels. Il viendra plus tard, à l'âge de 5 ans. Entre-temps, naissent à Yaté ses deux sœurs, Yvette, en 1958, et Claude, en 1959. La langue constitue un obstacle pour la maman, qui ne parle pas bien le français. À la fin de son contrat, en 1959, Henri ne souhaite pas repartir, il entre alors à la SLN comme ouvrier de fusion puis comme grutier sur la *Louise*. Ils habitent d'abord dans une garçonnière, à Doniambo, puis louent un terrain rue de Papeete, à Ducos, avant d'acheter en 1973 une maison dans le nouveau quartier de Rivière-Salée. Sarah est femme au foyer. Très pratiquante, elle participe activement à la vie religieuse. Tous les dimanches, ils vont au temple. Les enfants vont à l'école du dimanche de 9 heures à 10 heures, puis suivent le culte en *reo maohi* (langue parlée en Polynésie française). Yvette et sa sœur intègrent l'UCJG (Union chrétienne des jeunes gens) au sein de laquelle se rassemblent les jeunes de la communauté une fois par mois. Yvette et Claude participent aux activités de chants,

d'études bibliques mais aussi de volley-ball ou de pétanque. Des rencontres sont organisées avec les autres jeunes des sections de Ducos, de Plum, de Robinson et du 4e Km.

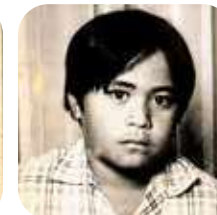
Henri PAOFAI et sa fille Claude, à Ducos

Départ de Sarah de Tahiti. Sa sœur Hanna (à droite) la rejoindra vers 1961-1962 avec Léonard qui est pour l'heure dans les bras de leur frère Terii. À l'arrière-plan à gauche, la maman Ahuura et leur petit frère Pierrot.



La famille sur un tronc de cocotier, sur la plage le long de la promenade Pierre-Vernier, dans les années 1960.

De gauche à droite assis : Claude et tante Hanna. Debout : Léonard, Henri, Yvette et Sarah.



Les frères Pascal et Georges, les « petits derniers ».



Henri (4^e à gauche) avec un groupe de collègues devant la grue *Louise* vers 1959.

Équipe de volley de l'UCJG : Yvette PAOFAI (1^{er} rang à droite à genoux) avec sa belle-sœur Dominique COLOT (en haut à gauche).



En 1977, Yvette quitte la maison pour se marier et s'installe à Kouaoua, où son mari, Roger, instituteur normand, a été affecté. Ils ont trois enfants : Roger, Cédric et Nadège, neuf petits-enfants et un arrière-petit-fils.



Spectacle donné par les enfants
à Utaté lors de la construction du
barrage (1955-1959).

© Collection Tiaore

FAMILLE TIAORE



La famille TIAORE à Tahiti, lors du départ en 1956.

Sur le bateau, Raymond et Eliane sont un peu intimidés par l'appareil photo. Ici, avec deux passagères et leurs bébés.



Isidore BREMONT, au centre, et avec un ami à Yaté, dans les années 1950.

Raymond TIAORE est originaire de Mahina (Tahiti) et sa femme, Utia MOENAU, est née à Tuahotu (Tahiti), mais est originaire des îles Australes. Ils arrivent en famille en 1956. Raymond est embauché à Yaté pour la construction du barrage comme aide mécanicien. Il y travaillera avec son demi-frère, Isidore BREMONT. Des quatre enfants du couple, seuls Raymond et Eliane suivent leurs parents en Nouvelle-Calédonie. Daniel et Mireille sont adoptés *faamu* par des membres de la famille, à Tahiti. Ils rejoindront leurs parents plus tard. En 1959, naîtra John à Yaté. À la fin du chantier, Raymond trouve un nouveau travail auprès de la Setec. Après un séjour sur Ducos, il part travailler à Thio comme rouleur sur mine et y restera jusqu'à la retraite. Aujourd'hui, les enfants ont fondé leur famille en Nouvelle-Calédonie. Raymond est devenu instituteur puis directeur d'école. La fille de Mireille, Tehei LY JUNG ép. CLAVEL, est devenue danseuse de 'Ori Tahiti. Elle a remporté plusieurs prix et entamé des tournées internationales. Aujourd'hui, elle a sa propre école de danse à Nouméa.

Les garçonnières à Yaté hébergeant les ouvriers du barrage en 1956.

Un camion de roulage sur mine dans les années 1960.

À droite, Raymond TIAORE à Yaté dans les années 1950.



Repas entre collègues et amis à Yaté, fin des années 1950.



Le culte du dimanche, à Yaté, dans les années 1950.

Photo d'équipe dans les années 1950.



La famille TIAORE avec un oncle (assis par terre), à Ducos.



Utia MOENAU ép.TIAORE devant un beau *tifaifai*, couverture tahitienne.



FAMILLE HOPUETAI

Faatoa HOPUETAI travaillait dans les mines de phosphate sur l'île de Makatea dans l'archipel des Tuamotu. En 1957, il décide, à l'instar de beaucoup de ses collègues, de tenter sa chance en Nouvelle-Calédonie, où la construction du barrage de Yaté draine de nombreux travailleurs. Il quitte Makatea en bateau pour rejoindre Papeete et, de là, il prend un avion pour Nouméa, où il débarque après cinq jours de voyage en passant par la Nouvelle-Zélande. Après la construction du barrage, il est engagé par la société SCET au Motor Pool. Il y travaillera pendant trois ans comme conducteur d'engins, avant d'être employé à la SLN. Il assiste à la naissance des grands centres miniers de Poro (Houaitou) et de Népoui (Poya).

Très investi dans la vie communautaire, il est partie prenante du projet de construction du temple de l'Église protestante maohi à la Vallée-du-Tir en 1962. Le dimanche, il y enseigne les chants anciens et participe à la mise en place de l'UCJG (Union chrétienne des jeunes gens) en Nouvelle-Calédonie, association de jeunes équivalente des U'i'api à Tahiti et de la YMCA (Young Men's Christian Association) aux États-Unis.

Le 15 mars 1957, Faatoa embarque sur la navette de l'hydravion le TEAL, direction la Nouvelle-Zélande via les Samoa et Fidji, où il prendra place dans le DC4 de la compagnie aérienne TAI pour rejoindre la Nouvelle-Calédonie. Il doit dire au revoir à sa femme, Terita, et à sa fille, Vahinerii, âgée de 1 an.



L'UCJG organise des rassemblements de jeunes de l'Église protestante autour de tournois sportifs (volley, basket, pétanque), mais aussi de repas ou d'études bibliques.



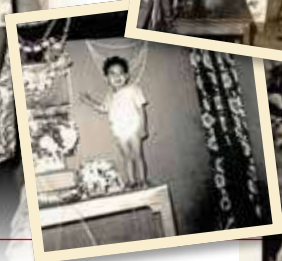
Faatoa et Terita HOPUETAI ont quatre enfants, treize petits-enfants et quatorze arrière-petits-enfants.



Dans les années 1970, ils achètent un terrain à Plum, où ils vivent toujours.



Sa femme et sa fille le rejoignent un peu plus tard et ils s'installent dans leur première maison à la Vallée-du-Tir.



Faatoa avec son fils Richard, en mai 2023.
© Association Tôu Aïa



Construction de la grande halle de stockage du minéral et des convoyeurs alimentant les fours Elkem et l'usine de Doniambo, en 1960.

© SLN



Vue des usines de Doniambo et de l'immense halle de stockage du minéral.

1970

© SLN



TRAVAILLER À LA MINE

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, la SLN (Société Le Nickel) doit se moderniser et pallier le manque de main-d'œuvre dû au départ des ouvriers japonais et à la fin des contrats des travailleurs indochinois. Le besoin est d'autant plus pressant que la Nouvelle-Calédonie connaît une expansion exceptionnelle de l'activité du secteur du nickel avec l'utilisation croissante des aciers inoxydables au niveau mondial. Ainsi, en 1964, la SLN lance un projet d'investissement destiné à produire 50 000 tonnes de nickel. Il comprend la construction d'une centrale thermique, d'un nouveau four électrique sur le site de Doniambo ainsi que l'ouverture du centre minier de Poro sur la côte Est. Le but est de doubler la production en trois ans,

d'ouvrir un centre minier supplémentaire à Népoui et de créer 1 600 emplois, afin de devenir la plus importante usine métallurgique du Pacifique sud. Pour faire face aux besoins, la société recrute massivement des ouvriers polynésiens, venus majoritairement dès la fin des années 1950 pour la construction du barrage de Yaté. Ces employés participeront, dans un premier temps, à la construction des infrastructures, puis intégreront les effectifs de production. La chute des cours du nickel, en 1964, et l'ouverture du Centre d'expérimentation du Pacifique (CEP) entraînent le départ d'un tiers de la population « tahitienne ».

Mais en 1968, avec le « boom du nickel », les migrations polynésiennes reprendront.

Transport vers l'usine A d'un cylindre de 20 tonnes pour la fusion du minerai en 1961

@ SLN

Le nickel en déchargement à Doniambo en 1970

@ SLN



Le village de Népoui vu du ciel, en 1970

@ SLN

Installation du bord de mer à Thio, 1961. Le Tayo III, de la SLN, en cours de chargement via le nouveau convoyeur. Au premier plan, trois Caterpillar américains sur le parc de stockage et au centre le téléphérique Monziés du belvédère.

@ SLN



Derniers travaux sur la grande cokerie dans les années 1960.

@ SLN

Grue Titan sur le nouveau quai, réalisé en 1939

@ SLN

Tritout du plateau de Thio.

@ SLN



Mine de Poro, en 1966

@ SLN



FAMILLE VARNEY

Daniel VARNEY est originaire de Hiva Oa, aux îles Marquises où son père, Ben VARNEY, avait ouvert un commerce d'alimentation. Lors de la Seconde Guerre mondiale, il quitte son île dans l'espoir de s'engager dans le Bataillon du Pacifique, mais son père refuse. Il part alors aux îles Sous-le-Vent. À Raiatea, il rencontre Tirita TERAUTUUTU et s'installe avec elle. En 1955, une partie de la famille de sa femme quitte la Polynésie française pour aller travailler en Nouvelle-Calédonie. Deux ans plus tard, il décide de faire de même et embarque pour Nouméa. Au départ, la famille loge en garçonnière, puis elle s'installe à Ducos, rue de Papeete, avant d'acheter une maison à Rivière-Salée. Daniel est engagé par la SLN où il passera toute sa carrière. Au début, il est employé à la construction des fours, mais comme il a des problèmes respiratoires liés aux inhalations de soufre, il se reconvertisse en agent de sécurité auprès du trésorier-payeur qu'il accompagne lors de la distribution des payes pour sécuriser le transport de fonds sur l'ensemble des sites miniers de la SLN. Daniel participe également à la construction du temple de la Vallée-du-Tir. Avec Tirita, ils auront cinq enfants : Gilles, Yves, Jacky, Christine et Lucien, qui auront à leur tour douze enfants et neuf petits-enfants.



Passage sur un bac lors du traditionnel tour de la Grande Terre.

Tirita et sa tante Mémé Deane devant un « baby-car ».



Tirita VARNEY avec ses fils et son cousin Remi TEROROTUA, tout juste arrivé de Tahiti.



Mariage de Daniel et Tirita VARNEY.
Daniel et Tirita VARNEY devant leur nouvelle voiture.



Daniel VARNEY, agent de sécurité pour la SLN
Tirita VARNEY.



Sur la plage du Rocher à la Voile, Tirita pose avec ses fils, Gilles et Yves, et leurs amis.



Christine et Jacky.

Noël à Ducos



Christine devant la maison de Rivière-Salée.



Premier voyage à Tahiti, en 1969.

La maison, rue de Papeete à Ducos.



Fête lors d'un mariage, rue de Papeete à Ducos.



Vue des usines de Doniambo
et de l'immense halle de
stockage du minerai, 1970.

@ SLN



FAMILLE VAHINE

Temuri VAHINE, dit Minono, arrive en Nouvelle-Calédonie en juillet 1959 pour « travailler au nickel ». Il rejoint une partie de sa famille déjà présente. Sa mère, Raymonde FULLER, est venue avec son second mari, Nanaï TIAORE, ainsi que son frère, Jimmy, et sa sœur, Raymonde ép. RURUA. Ils sont parmi les premiers Tahitiens venus participer à la construction du barrage de Yaté.

Il est embauché à la SLN, d'abord à la journée puis au quart au four DEMAG 1. Pour parvenir à payer les billets de bateau de sa femme et de ses enfants restés à Tahiti, il n'hésite pas à doubler les quarts et vit à Ducos, hébergé chez des amis. À l'arrivée de sa famille, il loue un terrain et y construit une maison constituée de quelques cloisons en bois contreplaqué sur une dalle en ciment et, surtout, plante son jardin. De religion catholique, la famille est très pratiquante. Temuri participe d'ailleurs à la construction de l'église de Rivière-Salée et de la chapelle de Ducos.

En juin 1962, il est victime d'une explosion. Grièvement brûlé, il est hospitalisé six mois à la clinique du docteur Tollinchi, rue de Sébastopol. À la suite de cet accident, il occupe divers petits emplois au sein de l'usine, puis donne sa démission. Il travaille dans un premier temps à son compte puis entre chez Caltrac-Dumez comme chef ferrailleur. En 1983, il prend sa retraite et rentre au *fenua*. Une partie des enfants a fait le choix de rester en Nouvelle-Calédonie.



Photo de mariage d'Ida VAHINE et de Roger COLOT.



Trois générations de VAHINE : Minono, Alexis et Teiva.



Minono et Teuma, fiers des fruits de leur potager.

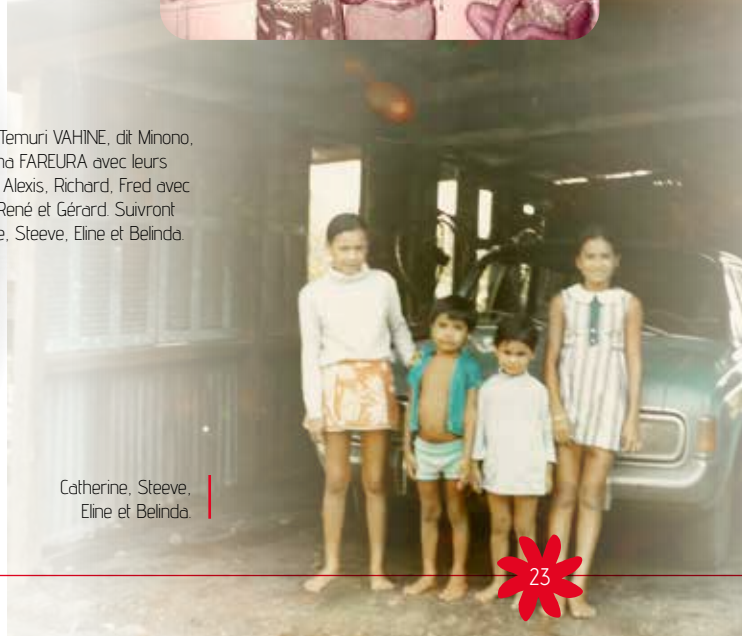
Minono, grand amateur de pêche notamment sous-marine.



Teuma et Minono, heureux retraités.



À Tahiti, Temuri VAHINE, dit Minono, et Teuma FAREURA avec leurs enfants : Alexis, Richard, Fred avec le bébé René et Gérard. Suivront Catherine, Steeve, Eline et Belinda.



Catherine, Steeve, Eline et Belinda.

Alexis et Louise au mariage de leur fille Vaiana ep. PUAHIO, au côté de leur fils Teiva.



Belinda et Alexis VAHINE à Port-Quenghi en février 2023

© MDVN





L'équipe de football du site minier de Népouï. Raymond TAURU est au second rang à droite.

© Collection Tauru

FAMILLE TAURU

Raymond TAURU, natif de Makatea, manoeuvre à la CFPO (Compagnie française de phosphate en Océanie), décide, en 1960, de quitter son fenua. Avec son épouse, Mathilde Sutahi 40N 4UC CHONG, originaire de Rangiroa, ils veulent tenter l'aventure en Nouvelle-Calédonie. Raymond embarque sur le Calédonien avec un membre de sa famille et il trouve rapidement un emploi d'électricien à la SLN. Mathilde le rejoint début 1961 avec leurs premiers enfants. Ils s'installent d'abord à l'hôtel Le Central, puis dans une « bicoque » au Faubourg-Blanchot. La vie est difficile, mais la famille s'en accommode dans un quotidien simple et heureux, et s'agrandit au fil des ans.

En 1969, devant la cherté de la vie à Nouméa, Raymond demande sa mutation pour le nouveau centre minier de la SLN de Népoui qui vient d'ouvrir à Poya. Il s'installe avec sa femme et leurs six enfants dans un logement flambant neuf de la SLN, moderne et confortable. La jeune communauté de mineurs se forme et se retrouve autour de nombreuses activités sportives et culturelles. Raymond s'investit dans les sections sportives et en assurera souvent la présidence.

Quant à Mathilde, connue pour son franc-parler, elle se consacre pleinement à sa vie de famille mais aussi à la vie paroissiale du village, ce qui lui vaudra le surnom de « Maman des curés ».

Vers 1980, la SLN projetant de réduire son activité minière dans la région, Raymond fait le choix de quitter la société et de se lancer dans la création lapidaire en montant un atelier avec sa femme à Népoui. Ils y resteront jusqu'en 1998, puis, contraints par les soucis de santé de Raymond, ils s'installeront à Rivière-Salée. Ils ont fondé une grande famille de six enfants, dix-huit petits-enfants et douze arrière-petits-enfants, qui vivent pour la plupart en Nouvelle-Calédonie.

Mathilde et Raymond, en 1965, chez une cousine, à la Vallée-des-Colons.

Photo de famille au studio Photo Star, à la Vallée-du-Tir, en novembre 1968, pour la première communion du fils aîné.



Le labeur était dur pour les ouvriers des mines de phosphate à Makatea (archipel des Tuamotu, Polynésie française). Ici, Raymond TAURU tenant sa brouette de phosphate entre 1954 et 1956.

De Nouméa à Népoui, la préparation du *ahimaa* (cuisine au four polynésien) permettait à Raymond et Mathilde de retrouver amis et famille dans la bonne humeur, tout en transmettant leur culture et leurs valeurs à leurs enfants.



Raymond était un grand amateur de pêche.



Raymond et Mathilde à Népoui, dans les années 1980.



Raymond TAURU, grand sportif, était un membre actif du club de tennis de Népoui. Ici, lors d'un tournoi amical avec l'équipe du centre de Thio.

Le quai de chargement du minerai de Népoui, n'était pas sans rappeler à Raymond le quai de Temao sur son île de Makatea.



Mathilde et ses filles dans les années 1980 : Anasthasia, Myrtho, Astrid et Guénaële.

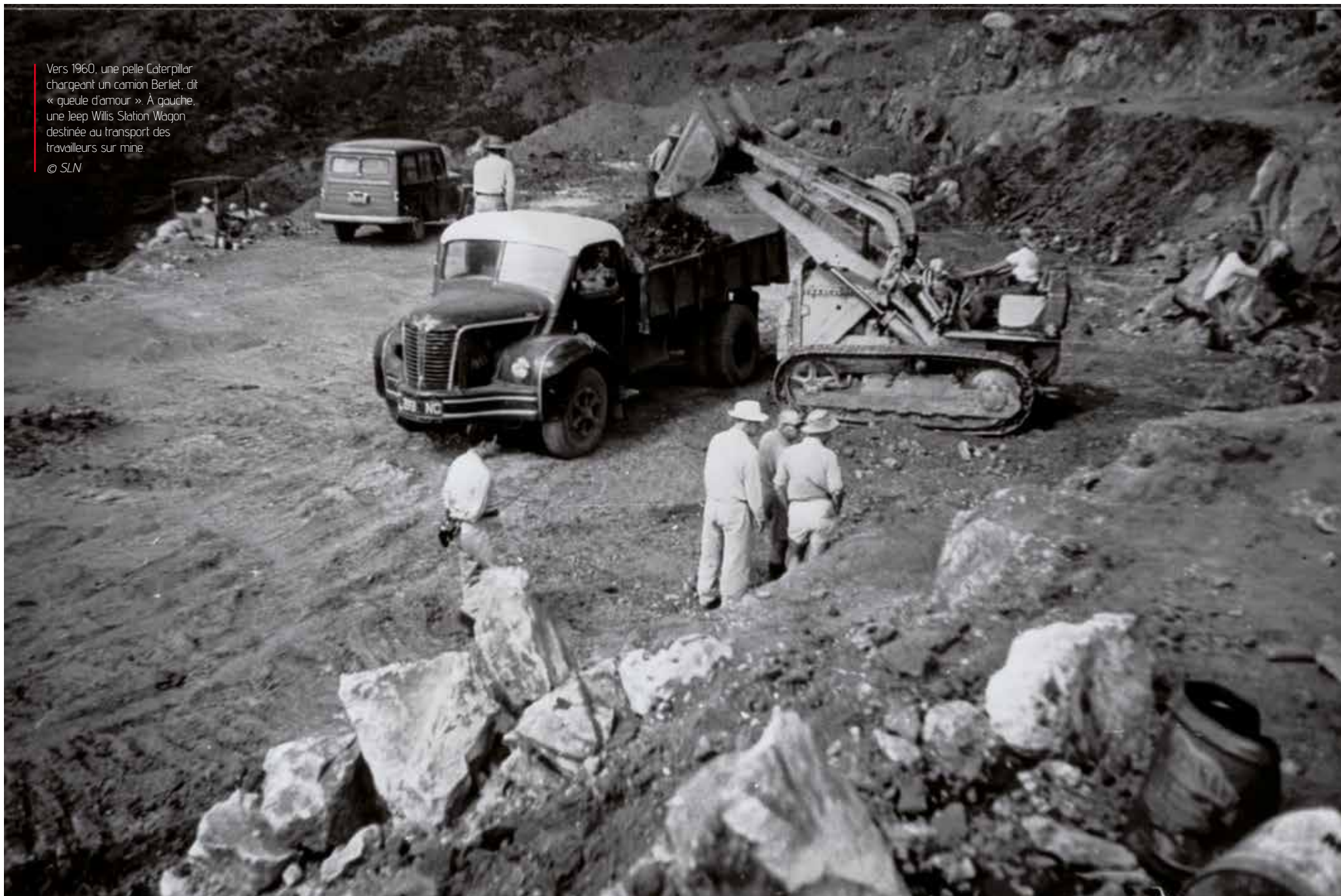


Mathilde, Raymond et leurs enfants, à Népoui, en 1971.



Vers 1960, une pelle Caterpillar chargeant un camion Berliet, dit « gueule d'amour ». À gauche, une Jeep Willis Station Wagon destinée au transport des travailleurs sur mine.

© SLN



FAMILLE PAQUIER



Originaire de Moorea, Émile PAQUIER arrive en Nouvelle-Calédonie en 1959 avec son épouse, Jeannette TUIHO, et un de ses enfants issus d'une première union. Il est recruté par la SLN où il est formé comme infirmier par le docteur Roland GERMAIN. Il exerce pendant dix ans à l'usine de Doniambo, puis, en 1969, il part pour Poya. Dans un premier temps, il assure la permanence médicale au dispensaire de la mine Bernheim, puis à celui de Népoui, où il va rester sept ans. Sa fille Mirella se souvient : « Au début, le médecin de Poya ne venait consulter qu'une fois par mois. Papa était appelé docteur ou taote (médecin en reo maohi), toujours là en cas d'urgence, pour un accouchement ou autre. Le village du centre minier de Népoui se développait bien, mais il manquait d'animations. En plus d'être infirmier, il s'investissait donc comme responsable culturel et sportif en organisant des tournois et en accueillant les participants du Tour cycliste de Nouvelle-Calédonie. Le soir, un bal était donné dans la grande salle des fêtes. Des artistes de renom tels que Gabilou apportaient un peu de joie dans le village. Les jeunes se distrayaient sur les courts de tennis, les terrains de volley ou de basket. L'îlot Grimault était un coin de détente inestimable, pour pique-niquer, camper ou pêcher lors des vacances scolaires pour les familles qui possédaient un petit bateau. » Mais le fenua, le pays, lui manque et il prend sa retraite anticipée à 43 ans, pour retrouver sa terre natale à Moorea. Sa fille Mirella et ses enfants sont restés, quant à eux, en Nouvelle-Calédonie.

Émile, Jeannette et leurs fils, Albert et Patrick, posent avec un jeune couple et son nouveau-né, à Népoui.

Jeannette et Émile PAQUIER.



En 1975, à l'occasion des Jeux du Pacifique, qui se déroulent à Guam, Émile (à droite) et ses amis supportent l'équipe calédonienne de cyclisme.



Gabilou en tournée en Nouvelle-Calédonie, donne un concert à Népoui. Il pose ici avec une de ses danseuses, Jeannette et Émile.

Mirella PAQUIER, fille d'Émile, épouse DURAN.

Mirella, issue du premier mariage d'Émile, avec des amis de la famille.

Émile, grand organisateur de bals à la salle des fêtes de Népoui.





FAMILLE PARAU



Tuaeana et sa femme Tehea, née DEGAGE.

Plusieurs membres de la famille PARAU sont venus en Nouvelle-Calédonie.

Apuaterai PARAU dit Tuaeana arrive en 1953 avec son ami Erietera HIRO VANAA. Maçons, ils font partie des premiers ouvriers polynésiens à venir travailler en Nouvelle-Calédonie. Au début, ils font des allers-retours tous les quinze jours entre Tahiti et Nouméa pour recruter du monde, et privilégient surtout les hommes des Australes, d'où ils sont originaires. De 1955 à 1958, Tuaeana travaille à la construction du barrage de Yaté, puis à la SLN. Ils deviendront les piliers de la communauté en Nouvelle-Calédonie et s'investiront fortement dans la construction du temple de la Vallée-du-Tir et du foyer des îles Australes. Tuaeana rentrera à Tahiti dans les années 1980. Quatre de ses enfants se sont également installés en Nouvelle-Calédonie : Miri ép. MARTIN, Ura ép. ILOAÏ, Taria ép. ZAHN et Navata.

Les cousins de Tuaeana, issus d'une même fratrie — Vaiatae, Tetuiarii, Rima, Naenae, Timoteo et Tearotahi — viennent également s'installer en Calédonie.

Vaiatae PARAU, épouse de Moeopura MAIRAU, dit papa Ueue, arrivent en 1956. Manœuvre sur le chantier du barrage, Moeopura travaille ensuite à la SLN jusqu'à sa retraite. Il est le troisième pilier de la communauté. Le couple laisse de nombreux petits-enfants. Ils ont accueilli de nombreux Polynésiens à leur arrivée à Nouméa, pour les aider à s'installer et à trouver du travail. Active, Mama Ueue était très

appréciée dans le milieu protestant maohi.

Tetuiarii PARAU et son mari, Manuato TEANAU, sont arrivés en 1957. Manuato est embauché comme charpentier à la SCET dès son arrivée, puis comme charpentier coffreur à l'usine de Doniambo de la SLN, puis à Népoui (Poya).

Rima PARAU débarque également du *Tahitien* en 1957. Il intègre la SCET au Motor Pool, comme manœuvre, puis la SLN en 1960, comme conducteur d'engins.

Naenae PARAU embauche à la SLN en 1959 au chargement du four. Quand son épouse, Taneta TEMATAHOTOA, le rejoint, en 1960, ils s'installent au 4e km. Une fois à la retraite, ils rentrent sur Tahiti, laissant une vingtaine de petits-enfants et une trentaine d'arrière-petits-enfants, qui vivent majoritairement sur le Caillou.

Timoteo est employé comme manœuvre à la SLN en 1960. Il épouse Kate ESTALL, avec qui il aura trois enfants. Il décédera d'une crise cardiaque sur son lieu de travail.

Tearotahi arrive en 1969. Marié avec Augustine VINCENT, ils ont quatre enfants :



Tearo, Miri, Toreia et Roger, adopté. Il travaille pour la SLN dans les travaux publics.

Leurs neveux Aveau iti et Tete PARAU vont venir travailler comme soudeurs à la SLN, puis dans différentes entreprises calédoniennes et fonderont leur famille en Nouvelle-Calédonie.



Tuaeana entre Roo Tavita à gauche et Gaston Flosse alors président de la Polynésie française, à droite, lors de la construction du foyer des îles Australes. © AJIA

Tetuiarii PARAU ép. TEANAU, lors de son départ en 1957, à côté de son frère Neanea PARAU.

Rima PARAU au côté de sa nièce Teia, fille de Naenae PARAU, Aveau iti PARAU et Tete PARAU en 2023.



Passeport de Rima PARAU, arrivé en 1957.

Moeopura MAIRAU, dit Papa Ueue en 1957. © SANC

Vaiatae PARAU, dite mama Ueue, sa fille, Tara MAIRAU ép. AUTAI, Taea MAIRAU, son fils, et Timoteo PARAU, son frère.

Mama Ueue, arrivée en Calédonie en 1956





FAMILLE SANDFORD

Ginette, Thomas et Jacqueline SANDFORD sont issus d'une fratrie de neuf enfants. Originaires de Tahiti, ils ont grandi à Makatea où leur père travaillait dans les mines de phosphate. Quand leurs parents rentrent sur Tahiti, à la fin des années 1950, eux choisissent de tenter leur chance en Nouvelle-Calédonie. Vers 1955, Ginette et son mari Pierre FAGU décident de venir en Nouvelle-Calédonie avec leurs filles Léone et Madgie. Pierre est embauché à la SLN comme chauffeur puis repartira à Tahiti dans les années 1960.

Thomas rejoint sa sœur Ginette en 1956 et fera toute sa carrière à la SLN. Avec sa compagne, Danièle BESANÇON, il aura un fils, Yvan.

En 1956, Émile MANUTAHI, le mari de Jacqueline, arrive à son tour pour travailler sur le chantier du barrage de Caté. Sa famille le rejoint l'année suivante et ils partent pour Ponérihouen où Émile est embauché à la mine de Monéo. Plus tard, il rejoindra les mines de Thio. À cette époque, Jacqueline héberge le fils de sa cousine, Arnold LY CHUNG, qui sera une figure du va'a dans les années 1980-1990. En 1978, Émile MANUTAHI quitte la SLN et occupe divers emplois en tant que soudeur-chaudronnier, puis le couple rentre à Tahiti. Leurs aînés, Martial et Béatrice, les rejoignent tandis que la benjamine, Marie-Nathalie, reste. Sa fille, Maeva SALVAGGIO ép. VIUDES, est très attachée à la culture tahitienne. Elle

commence le 'Ori Tahiti au lycée et adhère à l'association Te Tau Tiare (créée en 1990 pour valoriser l'artisanat tahitien). En 1994, elle danse au Heiva à Tahiti avec Joël AVAÉORU, neveu d'Émile MANUTAHI.

Jacqueline SANDFORD, à Tahiti.

Aristide et Louise SANDFORD avec leurs enfants et petits-enfants dans les années 1940.

Béatrice et Marie-Nathalie à la Vallée-des-Colons, cité Fulbert, vers 1962.



Tour de île en famille avec Thomas, Taputu-Louise, Jacqueline et Béatrice.



Thomas, son père, Aristide SANDFORD, et ses deux nièces Simone FAGU et Marie-Nathalie MANUTAHI, au Rocher à la voie à Nouméa, dans les années 1960.



Mariage d'Émile MANUTAHI et Jacqueline SANDFORD à Makatea, archipel des Tuamotu.



De gauche à droite : une partie de la fratrie SANDFORD à Tahiti dans les années 1970 : Wilfried, Thomas, René, Éliane, Jacqueline et Régine.

Jacqueline avec ses enfants, Martial, Marie-Nathalie et Béatrice.

Marie-Nathalie MANUTAHI avec la guitare, Léone FAGU, avec son chapeau, et sa sœur Madgie FAGU, qui porte la casquette. Martial MANUTAHI, tout à gauche. À droite, Janine SLIMAN.

Ginette SANDFORD dans les années 1950, en haut avec ses filles Léone et Madgie, et ci-contre avec son mari.



De gauche à droite : Marie-Nathalie, Manua, Valérie, Ginette, Maeva, Stéphan et Pamela.

Accueil de Béatrice MANUTAHI à l'aéroport de La Tontouta en 2018. De gauche à droite : Maeva, Marie-Nathalie, Béatrice, Bruno, Pamela, Claude SALVAGGIO et, au milieu, Tehani VIUDES, fille de Maeva.



FAMILLE LIKHAU

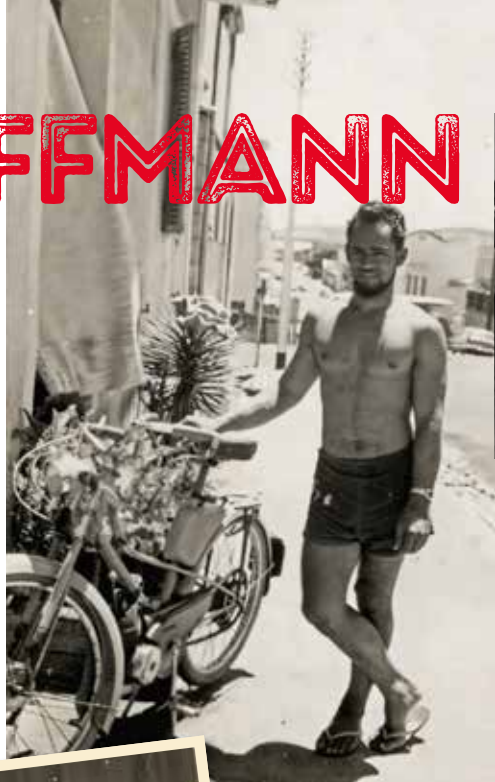


FAMILLE HOFFMANN

Tutaaroa HOFFMANN arrive avec son fils Edwin en 1956, sur *Le Calédonien* pour travailler à la construction du barrage de Yaté. Le reste de la famille demeure à Tahiti. Au bout d'un an, Tutaa rentre à Tahiti. Edwin, lui, est embauché par la SLN en 1959. Dans un premier temps, il loue un logement rue de la République avec sa jeune femme, Wassissinadra TRELE, originaire de Maré, rencontrée à Yaté, puis ils s'installent à la cité Paul-Vois. De père protestant et de mère catholique, les enfants baignent dans les deux religions : le dimanche, ils accompagnent leur père pour le culte au temple de la Vallée-du-Tir et la semaine, ils vont à l'école catholique. À la maison, on ne parle que le français, pas le droit de parler ni le reo maohi ni le nengone. La culture tahitienne est très présente, surtout la danse, car Edwin est bon danseur. En 1983, Edwin et Wassissinadra rejoignent la maison familiale à Tahiti. Annette, leur fille aînée, y est déjà installée depuis ses 17 ans et travaille avec sa tante dans son magasin Tahiti Art. Aujourd'hui, leurs onze enfants, seize petits-enfants et dix arrière-petits-enfants sont répartis entre la Nouvelle-Calédonie et Tahiti.

En Nouvelle-Calédonie, Edwin a été rejoint par deux de ses frères, James Arnaud et John, également embauchés par la SLN. Ils ont épousé des Calédoniennes.

James s'est marié avec Lina MARADHOUR, originaire de Houailou, avec qui il aura trois enfants, qui leur donneront cinq petits-enfants et un arrière-petit fils, et John, marié à une femme originaire de Pouébo, avec laquelle il aura deux enfants et une petite-fille.



Edwin et son cyclomoteur devant l'immeuble Soulard au 38, rue de la République en 1959. Beaucoup de Tahitiens y logeaient et « les enfants de la République » sont imprégnés de la culture du *fenua*, la terre natale.

Edwin HOFFMANN à son arrivée en Nouvelle-Calédonie, en 1956.

Vers 2000, Pairu, Raraura et Faatini TIAREURA, dans la troupe de Lucien TEINAURI, à Papeete.



Lors des séjours à Tahiti, la famille est toujours là pour accompagner les *Tarotani*, les Tahitiens de Nouvelle-Calédonie et les couvrir de fleurs.



Pairu, Raraura et Faatini, les filles d'Annette, dite « Sido » sont des danseuses confirmées. Elles ont dansé dans les troupes de Ahutoru Nui de Coco TIRAO et de O Tahiti E, de Marquerite LAI, deux célèbres chorégraphes de 'Ori Tahiti, la danse polynésienne.



Tutaaroa HOFFMANN et son épouse Roroiva née DEGAGE.



Annette « Sido » et Hinano, filles aînée et benjamine d'Edwin et de Wassissinadra vivent aujourd'hui en Nouvelle-Calédonie, en 2023.



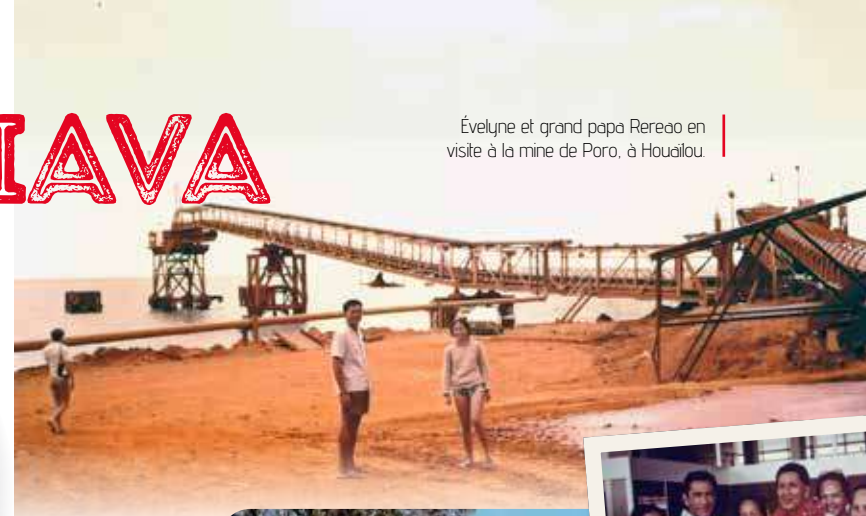
© Association Tōu Aia



FAMILLE TUHEIAVA



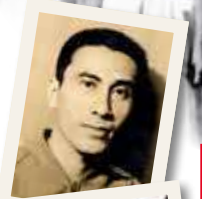
Mariage de Taurai et Reanui TUHEIAVA le 21 septembre 1957.



Évelyne et grand papa Rereao en visite à la mine de Poro, à Houaïlou.



De gauche à droite : Sylvia TUHEIAVA avec sa fille Haydée, Elvina, Eva, Taurai, Mme RICHAUD, Évelyne, Rainui et M. RICHAUD
Devant : Joinville, Yannick, Silona, Fabienne et Didier.



Taurai à son arrivée en Nouvelle-Calédonie, et Reanui à 20 ans, en 1961.



Pique-nique familial à la Dumbéa.



De haut en bas, les photos de passeport de Luc, Évangeline, Elvina, Évelyne, Joinville et Yannick TUHEIAVA prises à l'occasion de leur venue en Nouvelle-Calédonie.



Arrivée de grand-père Rereao TUHEIAVA à La Tontoutia entre sa sœur, Hau ép. TARAURAHU, à gauche, et Raurahi, la femme de son frère Marc, à droite, avec Mme et M. RICHAUD, enseignants au lycée Do Neva.



Taurai TUHEIAVA, originaire de Maupiti, quitte les îles Sous-le-Vent pour venir travailler au « Nickel » en 1968. Il rejoint son oncle, plus jeune, qui travaille déjà à la SLN. Il a économisé pour s'offrir le voyage en avion. Rapidement, il est embauché

par la SLN. Sa femme, Reanui, institutrice, et leurs sept enfants sont restés à Raiatea. Il revient les chercher en 1969 et les fait venir par avion. Evelyne, une de ses filles, se souvient, émue, que leur grand-mère leur avait confectionné des tenues spéciales pour l'occasion. Au début, la famille vit quelques jours rue de Papeete, à Ducos, puis part s'installer au Pont-des-Français, au Mont-Dore, où Taurai a acheté un terrain à côté de celui de son oncle. En attendant la construction de la maison, ils vivent tous chez lui. En plus de son travail à la SLN, il prend un emploi de docker de nuit. Avec l'argent gagné, il construit sa maison, puis de petits logements qu'il met en location. Plusieurs Tahitiens sont installés dans le quartier et certaines familles y vivent encore.



Reanui avec ses enfants.

Chorale de Ma Rivière au Mont-Dore, en 1980 : Victoria NIUAITI, Roselyne TAUIRA dite « Cocolte », Elvina et Marthe TUHEIAVA.



Taurai en 2023.
© Association Toi Aïa



Noces d'or de Taurai et Reanui en 2007, avec leurs enfants, dont Dave, adopté *laamu* à Tahiti.

Reanui avec Silona à la sortie du temple de la Vallée-du-Tir, en 1972.



LES POLYNÉSIENS DU MARCHÉ

Béatrice VANAA,
spécialités
culinaires
tahitiennes.



Elvira TUFARIUA,
vente de tuniques, de
paréos et de bijoux.



Moetahaora
FABRE, vente de
perles de Tahiti.



Françoise UTIA,
vente de
primeurs.



Paul TOI, vente
de fleurs et de
plantes.



Edouard TAMA,
fabricant de
ukulele.



Gilbert TOI,
vente de primeurs.



Maggy LOKIAU,
création de fleurs
et couronnes.

Léon TOATITI,
vente de primeurs.



Tino MOU-FA,
vente de primeurs.



PARTICIPER À L'ÉCONOMIE LOCALE

Thérèse TURI derrière son étal de fruits et légumes au marché de Nouméa dans les années 1970

© Collection Turi



Magasin LA CAVERNE D'ALI BABA, famille GERMAIN.



Magasin POLYSHOP, famille CHANSEAU © 2023 Niko Vincent



Magasin NEWPORT, famille HOTHAN.

Amicale de la communauté chinoise de Nouvelle-Calédonie en 1979.



Publicité pour le magasin Elne couture, 1958. © MDVN/Collection Sud Pacific

Magasins C'SPORT et ELEGANCE, famille FONGUE. © 2023 Niko Vincent

Si la majorité des Polynésiens arrivés en Nouvelle-Calédonie sont employés dans le secteur de la mine et des travaux publics, un certain nombre d'entre eux vont monter des petits commerces. Les alimentations et la confection de prêt-à-porter sont surtout tenues par des Chinois de Tahiti. Ils font partie intégrante de la société polynésienne où ils sont très bien intégrés. À la fermeture des mines de phosphate de Makatea, beaucoup ont suivi les travailleurs polynésiens en Nouvelle-Calédonie pour bénéficier eux aussi du boom du nickel.

Les femmes de leur côté sont fortement impliquées. Nombreuses pratiquent l'artisanat et vendent leurs créations : chapeaux, paniers, colliers de coquillages etc., dans la rue directement auprès des passants ou les vendent dans les magasins. Elles choisissent de préférence ceux tenus par des commerçants « chinois », venus aussi de Polynésie française.

Le colportage et les stands au marché sont quant à eux davantage assurés par des tahitiens d'origine. Ils sont très présents dans la vente de primeurs, de fleurs, de poissons ou de plats préparés. La cuisine tahitienne se popularise ainsi auprès de la population calédonienne, friande de la fameuse salade tahitienne, du *poe*, des *firi-firi* (beignets) et des gâteaux coco.



Éric et Eva du magasin SIOUCAS, famille SIOU CAM SAN. © 2023 Niko Vincent



Un dimanche au Vieux Temple. © Collection Turi

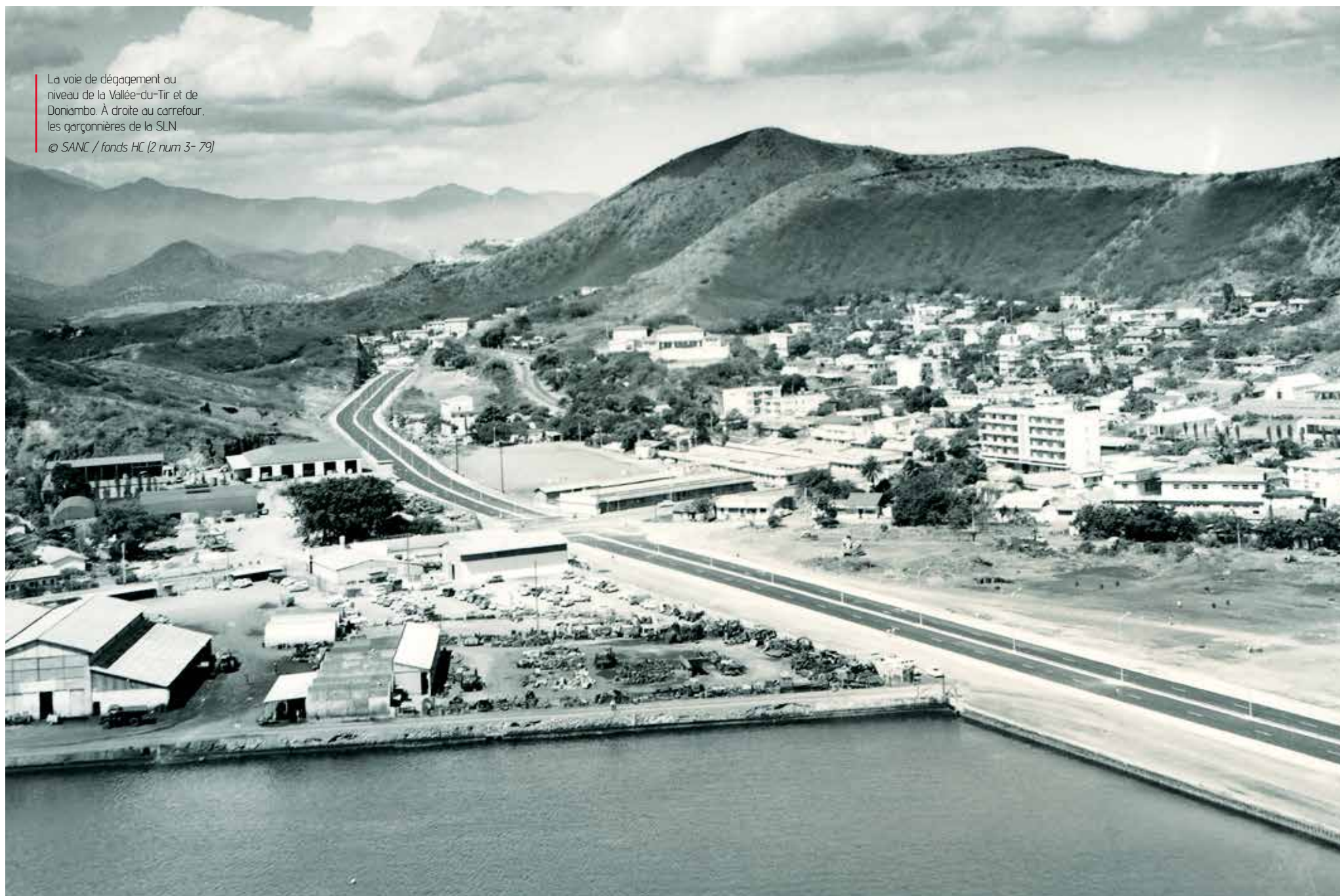


Jean-Claude LIOU dans son magasin POLYNESIA. © 2023 Niko Vincent



La voie de dégagement au
niveau de la Vallée-du-Tir et de
Doniambo. À droite au carrefour,
les garçonnères de la SLN.

© SANC / fonds HC (2 num 3- 79)



FAMILLE LECHÈNE

Née à Tahiti, Alice arrive en 1966 en Nouvelle-Calédonie. Elle rejoint son mari, Louis LEAU naturalisé LECHÈNE, commerçant, qui est arrivé plus tôt pour prospecter et chercher du travail. La fermeture des mines de phosphate de Makatea, en 1966, les a conduits à quitter les Tuamotu pour venir tenter leur chance à Nouméa. Ils s'installent rue de Papeete, à Ducos, et prennent un magasin en gérance. Alice arrive en avion avec ses enfants. Les débuts sont difficiles : « *j'ai pleuré de peur, (...) beaucoup arrivent et sont tristes car ils n'ont pas de maison, juste une petite cabane, parfois rien* ». Heureusement, ils retrouvent les clients de Makatea qui leur sont familiers et puis « *les petits commerces de quartier marchaient bien jusqu'à l'arrivée des grandes surfaces* ». Alice se plaît de mieux en mieux, car « *il y a plus d'espace et moins de familles qu'à Tahiti, et le climat est agréable* ». Début 1970, ils achètent un autre magasin, le Chansy, toujours à Ducos.

Attaché à sa culture chinoise, Louis sera président de l'Amicale des Chinois de Tahiti : « *comme ici on est un peu dépaysés, on se retrouve entre nous* ». La culture polynésienne est toujours vivante, notamment entretenue par les enfants et les petits-enfants, qui pratiquent la danse ou le surf.



Odile, la vahine, en maillot et paréo, dans les années 1970.

Louis voit loin, peut-être Nouméa, du haut des pylones de mines de Makatea, en 1965.



Alice et Louis LECHÈNE, dans leur épicerie rue de Papeete à Ducos, en 1977.



Le magasin de Raymonde DRAÏTON, qu'Alice et Louis LECHÈNE ont pris en gérance en 1966, rue de Papeete, à Ducos.

Spectacle des Tamarit de Ducos, première troupe de Roo TAVITA, de l'Amicale des jeunes des Îles Australes dans laquelle danse Odile, dans les années 1980, à la salle omnisport du stade Pentecost.



Jade LECHÈNE et Maëlle PAJOT, filles de Jean-Louis LECHÈNE.



Nicolas XAVIER, le fils d'Odile, est pompier de la ville de Nouméa et surfeur. Ci-dessus, Alice avec Nicolas et son fils en 2020.



Alice et Louis LECHÈNE, en 2009.
En bas : Odile, Alice et Jean-Louis LECHÈNE, en 2020.



Louis et Alice avec leurs enfants, Léonard, Odile et Jean-Louis, en 1979.



Alice LECHÈNE en mai 2023.
© Association Tôu Aïa



Photo de famille dans les jardins du musée de la Ville en 2023 :

1^{er} rang : Ura, Taria, Miri, Tepeta et Anna. 2^e rang : Sidonie (cousine DEGAGE), Nadine, fille de Taria, et sa fille Susan, Rose May MARTIN, fille de Miri, Laure BENEBIG, fille de Tepeta, et Giovanna BRINCKFIELDT, fille d'Anna.

© MDVN



LES « RURUCAINES »

Nadine, Laura, Taria et Keanu
ZAHN, en août 2022



Départ de Tepeta MARA et de Pauline ALVES ép. PUGIBET, en 1957, accompagnées de Taria PARAU et d'Anna MARA, qui les rejoindront plus tard.
© Collection Pugibet

Tepeta MARA arrive par bateau en 1957, avec une cousine, Pauline ALVES ép. PUGIBET et les nombreux travailleurs qui viennent pour la construction du barrage de Yaté. Un an plus tard, Anna MARA, sœur de Tepeta, puis Taria PARAU, fille de Apuaterai, dit Tuaana PARAU, les rejoignent. Toutes originaires des îles Australes, les « Rurucaines » comme elles se surnomment, ont à cœur de défendre leur culture. Elles pratiquent le 'Ori Tahiti et se produisent avec une troupe de danse, puis dans les clubs de Nouméa, notamment le Santa Monica. Fières et indépendantes, elles

sont toutes employées de maison auprès de familles calédoniennes. Pauline travaille chez les BONNEAUD ; Tepeta est employée auprès des MOREAU, où elle a pris la suite de la sœur de Taria, Miri PARAU ép. MARTIN. Anna est recrutée par la famille PENTECOST. Quant à Taria PARAU, elle entre comme employée de maison chez les KADDOUR, puis elle passe un concours administratif et devient dactylographe à la direction de l'Aviation civile. Après son mariage, en 1963, elle reprend avec son mari le commerce familial au Motor Pool. Comble du destin, elle que l'on n'autorisait pas, enfant, à pratiquer les savoir-faire des femmes de Rurutu, car il fallait aller au champ, est devenue l'un des piliers de l'artisanat polynésien, tressage et bijoux, sur la commune du Mont-Dore.

Taria pose une dernière fois avec ses amies avant de partir pour la Nouvelle-Calédonie, en 1958.



Tepeta MARA.
« Pour avoir une belle peau, rien de tel que le jus de carotte et du monoi à l'ylang-ylang pour les cheveux. Chaque sortie est l'occasion de se faire belle et de commander une nouvelle robe à une couturière. »



Les cousines Tepeta, Teraei dite Miri, et Teuruna.
© Collection Pugibet



Taria et son fils Patrick ZAHN, dans les années 1960.



Tepeta MARA ép. BENEBIG avec ses enfants Hubert et Laure.



Pauline PUGIBET suivie de Taria PARAU, à l'hôtel de ville de Nouméa à la fin des années 1950.
© Collection Pugibet



Alain, Teivitu, Edwina, Eloïse, Raina, Tuanua et Patrick



Keanu, l'apprenti artisan et sa grand-mère Taria, en août 2022



Taria maîtrise l'art du tressage traditionnel.



Les quatre sœurs PARAU : Taria, Miri, Uramanu et Vaea à Nouméa en 2022.



TIFAIFAI, LA COUVERTURE TAHITIENNE



Exposition et confection de tifaifai
© Collection Tiare



© MDVN |

Confectionnée pour être offerte en cadeau de mariage ou pour des événements importants, la couverture tahitienne, le tifaifai, cousue à la main, est considérée comme un objet de valeur que l'on conserve de génération en génération. C'est donc tout naturellement que les Polynésiennes les ont emportées avec elles lors de leur venue en Nouvelle-Calédonie.

Le tifaifai, est une technique de couture dite « de l'appliqué ». Dérivée de celle du patchwork, elle aurait été transmise aux femmes polynésiennes par les épouses des missionnaires protestants au XIXe siècle. Elle consiste à appliquer et à coudre de manière invisible une étoffe unie, découpée symétriquement en général pour former certains motifs, sur le fond d'une étoffe d'une autre couleur. Les patrons de couture utilisés pour la découpe représentent des formes abstraites ou inspirées de la flore ou la faune locale. La pratique s'est perpétuée au fil des ans, même si aujourd'hui, la machine à coudre est davantage utilisée pour assembler les tissus.



Irène MATHÉLON et Sylvana TIATOA
© 2023. Niko Vincent

FAMILLE KAPIRIERA-CHUNG

Jean-Pierre KAPIRIERA et Dina CHUNG, mariés depuis 1984, sont issus de deux familles d'origine polynésienne.

Le père de Jean-Pierre, Reao Kifo KAPIRIERA obtient un contrat à la SLN en 1954, puis il fait venir sa femme, Jeannette HOUX, et leurs cinq enfants. Ils sont hébergés chez leur tante Solène HAOTAI, baie de la Moselle, où les chalands échoués forment un excellent terrain de jeu pour les enfants. Reao Kifo va ensuite prendre la gérance de l'alimentation le « Coq d'or », à Yahoué. Il a alors l'idée de faire des pains au coco et des *firi-firi* (beignets), pour les 3 000 travailleurs tahitiens installés sur le Caillou et les vend au marché. Son fils, Jean-Pierre, et son copain Gabriel RURUHAU prennent le relais des livraisons dans toute la ville. Il occupe ensuite un poste de cuisinier chez DUMEZ, puis à la cantine de la Roche-Grise, avant d'ouvrir la boulangerie Parisiana à la Vallée-du-Tir où il travaille en famille avec ses enfants.

Les parents de Dina, Ah Woun CHUNG et Sou Yin Joséphine née WONG sont arrivés en 1961 en Nouvelle-Calédonie. Ah Woun travaille à la SLN, à Doniambo sur Nouméa puis à Tontouta. Mais la langue est un obstacle, il ne parle pas bien le français, seulement le chinois et le tahitien. En 1962, Sou Yin, couturière, obtient la permission de son mari pour se mettre à son compte dans un local partagé avec Paulette VAN DER STRATEN, une amie tahitienne, rue de la Somme, sous l'enseigne Taina Couture. Elle confectionne des robes et des chemises tahitiennes. Ah Woun, menuisier de métier, se reconvertisse alors dans l'impression de motifs sur tissu à partir de tampons en bois de sa fabrication. Avec leurs quatre enfants, Dina, Sylviane, Éric et Linda, ils habitent au-dessus de la boutique. En rentrant de l'école, les filles repassent les paréos et cousent ourlets et boutons. Éric prendra la suite de son père à son décès en 1985. Aujourd'hui, les frères et sœurs ont chacun fondé leur foyer en Nouvelle-Calédonie, hormis Linda, qui vit en Angleterre.



Les Familles CHUNG et KAPIRIERA au mariage de Dina et Jean-Pierre le 23 avril 1984.



Gabriel Reao Kifo KAPIRIERA avec ses filles Joséphine et Mathilde ep. BLANC avec le maire de Nouméa, Jean Lèques en 1995.



Mariage de Dina et de Jean-Pierre KAPIRIERA De gauche à droite : Linda, Sou Yin, Jean-Pierre, Dina, Éric, Sylviane et son mari avec et leur fille aînée, Deborah.



Gabriel Reao Kifo et Jeannette KAPIRIERA.



Les amis de toujours : Coco KAPIRIERA (à gauche) et son ami Gabry RURUHAU dans les années 1970 et cinquante ans plus tard.
© 2023. Jacqueline Samperez



La famille KAPIRIERA, de gauche à droite : Fabrice, Lauredan, Christopher, Jean-Pierre dit Coco, Dina et le petit Areiti.
© 2023. Jacqueline Samperez

Photo du Quartier-Latin et de la baie de la Moselle dans les années 1960.

© MDVN

FAMILLES RURUHAU & KAPIRIERA



FAMILLE RURUHAU

Roafa Marasini RURUHAU, originaire des Tuamotu, arrive seul en 1958 pour trouver du travail. Sa femme, Atéhane LAU GNOU DANH, et leurs enfants le rejoignent en 1960, en bateau.

Roafa est embauché par la SLN pour la construction des fours, mais il préfère la cuisine et s'installe comme restaurateur. Il travaille un temps comme cuisinier à la cantine de la SLN, puis il ouvre un restaurant, Le Temehani, à la Vallée-du-Tir. La famille habite d'abord à La Conception, sur la commune du Mont-Dore, puis à Nouméa.

Roafa travaille au restaurant L'Esplanade, au centre-ville de Nouméa, puis acquiert un snack Le Akiâu, situé rue Gallieni. La famille habite à une époque au Quartier-Latin, où Théodore, dit Gaby, l'aîné des garçons (troisième de la fratrie) fait la connaissance de Jean-Pierre KAPIRIERA, dit Coco, avec qui il va jouer sur les chalands échoués en baie de la Moselle, avant de fréquenter avec lui les bancs de l'école catholique de Païta, puis du CFA à Nouville. Il parle un peu le chinois à la maison, le tahitien avec les copains et le français à l'école.

En 1982, les parents rentrent à Tahiti pour leur retraite, mais une partie des enfants restent en Nouvelle-Calédonie.

Gaby va intégrer l'équipe de football de la communauté chinoise, composée principalement de Chinois originaires de Tahiti, et il devient un membre actif de l'Amicale des Chinois en Nouvelle-Calédonie.

En haut : Atéhane LAU GNOU DANH, épouse RURUHAU, à 18 ans.

En bas : Roafa, en bon Tahitien, a toujours sa guitare à portée de main.

Roafa Marasini et Atéhane RURUHAU.

Atéhane à la cuisine.



Atéhane RURUHAU et Tonga, le dernier de la fratrie.



Alane RURUHAU ep. SENEAL et ses enfants, Nathalie, Maéva et Wilfried.



Gaby et son chien ou Ouen Toro.



Réunion de l'Amicale des Chinois de Tahiti en Nouvelle-Calédonie.

Atéhane entourée de ses deux fils, Gaby (à gauche) et Tonga.

Les deux sœurs, Marguerite RURUHAU ép. BOUCHE et Alane RURUHAU ép. SENEAL.

De gauche à droite : Jacqueline DINH THI PHUONG ép. RURUHAU, Tonga, Tania, Madeleine, Yolande, Roafa Marasini, Gaby, Bruno et Atéhane.



Roafa Marasini et Atéhane RURUHAU avec leurs enfants et leurs familles.



Réunion familiale des RURUHAU.

Photo du haut : Famille RURUHAU Tonga. Photo du bas : Famille RURUHAU Gaby.

Atéhane et son fils Gaby en mai 2023.

© Association Tou Aïa



La sortie des aliments
cuits au four tahitien dans
les années 1960
© collection Tauru



SAVEURS POLYNÉSIENNES

La salade tahitienne est aujourd'hui un plat incontournable en Nouvelle-Calédonie. Préparation culinaire originaire de Polynésie française, le poisson cru au lait de coco a gagné le cœur des Calédoniens, au même titre que les *firifiri*, le *poe* ou le fameux *maa tinito*. La disponibilité et la fraîcheur des ingrédients entrant dans les spécialités tahitiennes ont permis aux Polynésiens du Caillou de conserver leurs habitudes alimentaires et de les partager largement avec la population. Même loin du *ferua* (pays natal), la culture continue de s'exprimer dans l'assiette ! Les repas, partagés en famille ou entre amis, resserrent les liens sociaux et entretiennent la mémoire collective. Lors des grands rassemblements, le *ahi ma'a* (four tahitien), très ancienne tradition culinaire océanienne, s'impose ! *Ahi* représente le feu et *ma'a*, la nourriture. Les aliments cuisent à l'étouffée au fond d'un trou creusé dans la terre sur des pierres volcaniques préalablement chauffées à vif.



Maa tinito
(littéralement repas chinois) plat à base de viande de porc, de chou, de macaroni et de haricots rouges et verts, aurait été inventé par un chef cuisinier chinois à la prison de Nuutania, à Papeete, et est devenu depuis un plat incontournable en Polynésie française.



Le poisson cru au lait de coco, rebaptisé salade tahitienne en Nouvelle-Calédonie, est un plat composé de morceaux de poisson cru, le plus souvent du thon, agrémentés de carottes, de tomates et de concombres découpés et recouverts de jus de citron et de lait de coco.



Le *poe* est un plat sucré réalisé à base d'une compotée de fruits (banane, papaye ou potiron) cuite au four avec de la féculé de manioc, puis servie avec du lait de coco.



Le gâteau tahitien est composé d'un gâteau au chocolat tendre et moelleux recouvert d'une crème meringuée citronnée et de noix de coco râpée



Les *pai* sont des petits chaussons sucrés fourrés d'une compotée de fruits : ananas, bananes, goyaves que l'on mange à l'envie.

© 2023. MDVN



FAMILLE MAIROTO-AHUROA

En 1964, Mohea MAIROTO rejoint sa mère, Victorine RICHMOND, et ses sœurs, Hortense et Maria, arrivées en 1963 en Nouvelle-Calédonie. Victorine a débarqué la première avec son mari, Gilbert PUARAI, et leur fille, Emma, en 1958. Gilbert est venu pour travailler à la construction du barrage de Yaté, avant d'être embauché à la SLN. La famille s'agrandit ensuite avec la naissance de Jacquy, en 1962, et de Ghislaine, en 1965. La famille s'installe ensuite à Thio. La vie en Brousse ne correspond pas aux aspirations de Mohea qui, à 18 ans, fugue avec un homme de treize ans son aîné. Comme elle est toujours mineure (à cette époque la majorité était fixée à 21 ans) tout Thio part alors à leur recherche, mais les deux jeunes

gens ont quitté en secret la Nouvelle-Calédonie pour Tahiti, où le père de Mohea donne son consentement à leur mariage. Quelque temps après, le couple se sépare et Mohea rencontre Raymond AHUROA, qui repart de son côté en Nouvelle-Calédonie. En 1976, Raymond revient auprès de Mohea et de leur fille, Léonora, née après son départ. En 1990, ils décident de s'installer ensemble en Nouvelle-Calédonie avec Leonora et leurs deux fils, Sébastien et Stanley, adoptés selon le mode *faamu* (adoption qui permet de conserver les liens avec la famille d'origine). Mohea est aujourd'hui très investie dans l'artisanat et l'art culinaire polynésien.

En haut : Victorine RICHMOND à 26 ans, en 1959.

En bas : Mohea à son arrivée en Nouvelle-Calédonie, en 1964.

Mohea à 18 ans, peu de temps avant son départ pour Tahiti.



Mohea avec ses frères et sœurs, à Thio dans les années 1960.

Mohea et Raymond AHUROA, au Piano Bar, à Tahiti, dans les années 1970.



Mariage de Mohea et Raymond AHUROA, 1979.

Leonora, la fille de Mohea.



Mohea avec sa sœur et sa famille, à Tahiti.

Leonora AHUROA à 18 ans, sur la place des Cocotiers, lors du Heiva, fête traditionnelle polynésienne, à Nouméa en 1990.



Leonora et Mohea AHUROA.

Mohea et Raymond AHUROA, en 2023.

© MDVN

Mohea et Raymond AHUROA.



Mohea devant son « arbre à chapeaux », en 2023.

© MDVN



Marcy BARBOU ép. MANATE,
Mereana MANATE ép. TEMAURI,
Rosemel TERII, Moetuarii MANATE
de la section de Vaa de Tuhaapae,
médaillées d'or calédoniennes aux
jeux du Pacifique 2023 en V6.

© 2023. Niko Vincent



Ruan TAVITA, Timéo SOLAND-
RULLER et Teheura TEMAURI,
juniors de la section vaa de
Tuhaa pae.

© 2023. Niko Vincent

A HOE A HOE, RAMER ENSEMBLE



Inauguration des pirogues construites pour le Festival des arts en 1984 sur la plage de l'Anse-Vata

© Les Nouvelles calédoniennes

« Les courses de pirogues ne sont pas seulement un sport, elles font partie intégrante de la culture polynésienne »
Marcel TOOFA

En 1984, l'association Teva Nui choisit de participer au Festival des arts du Pacifique en construisant quatre pirogues en bois. Le projet est porté par Gilles AH MIN, JC TAPUTUARAÏ et Marcel TOOFA. Si le festival est annulé en raison des Évènements, les va'a sont tout de même inaugurés à l'Anse-Vata. Les trois hommes rebondissent en créant les trois premiers clubs de Nouvelle-Calédonie : Teva Nui, l'Association des jeunes piroguiers de Nouméa (AJPN) et l'Association de pirogues polynésiennes de Païta (APPP). L'année suivante, ils créent le Comité calédonien de la pirogue polynésienne (CCPP) qui deviendra une ligue en 1986, associée au canoë-kayak (LCVCK). Par la suite, d'autres clubs sont créés : Maire TARATONI, Tiare ANANI, AS SATO, MEHERIO, ASS PTT, Tamarii Raromatai No Taratoni... En 1995, le va'a fait son entrée aux Jeux du Pacifique et, en 1996, la Nouvelle-Calédonie organise les 7^e championnats du monde. Lolita FIRU gagne la première médaille d'or en V1 sur 500 m. C'est le début d'un fort engouement des Calédoniens pour ce sport. En 2019, la sélection masculine de Nouvelle-Calédonie entre dans l'histoire des Jeux du Pacifique en remportant deux médailles d'or (V6/V12) et détrône Tahiti, tenante du titre depuis 1995.



Médaille d'or pour l'équipe des femmes de l'AS Kara en V12, en baie de l'Orphelinat, en 1999.

© Coll. Tahirori-Hikutini



Équipes féminine et masculine de Meherio « La Sirène » fondée par Arnold LY CHUNG en 1985, avec ses amis Alexandre GILLES, Dominique ROBSON et Hubert LOYAT.

© Coll. T. Ruruahu



Équipes masculine et féminine de Teva Nui, en 1985

© Coll. Y. Panapa



1^{er} prix de la course en ligne droite pour l'ASPTT. Compétition organisée par Meherio le 15 août 1985.

© Coll. Tahirori-Hikutini

Compétition à la Baie-des-Citrons, club AS Sato.

© Coll. Tahirori-Hikutini



Trois médailles d'or aux championnats du monde de va'a à Sacramento, aux Etats-Unis, en 1992 :

© Coll. Tahirori-Hikutini



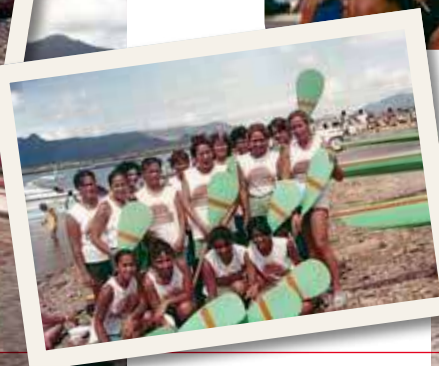
Équipe féminine de l'AS Sato en V12, en 1985.

© Coll. Tahirori-Hikutini



1996, championnats du monde de va'a en Nouvelle-Calédonie.

© Coll. Tahirori-Hikutini





Robert (fils) TERITEHAU
© MDVN/Rémi Moyen.

FAMILLE TERIITEHAU

Robert TERIITEHAU, originaire de Fa'ao, et Norma BROTHERTON, originaire de Huahine, se rencontrent à Tahiti en 1954. En 1957, Robert vient travailler en Nouvelle-Calédonie à la construction du barrage de Yaté. En attendant que Norma le rejoigne, il loge en garçonnière. Après avoir réussi à économiser un peu d'argent, il lui prend un billet d'avion pour Nouméa, plus sûr que le bateau, pense-t-il, où il pourrait lui arriver quelque chose en voyageant seule. Dès les 21 ans de Norma révolus, en 1959, ils se marient. Au début, ils habitent à la Vallée-du-Tir, à l'hôtel du Pacifique, où ils louent une chambre. Un an après, ils déménagent à Ducos, rue de Papeete, où ils construisent leur maison. Robert va rejoindre les équipes de la SLN, comme couvreur, pour la construction de la toiture de l'usine. Il travaillera 17 ans à la SLN puis il s'installera à son compte.

Dans les années 1980, leurs fils, Nelson et Robert, se passionnent pour le funboard qu'ils pratiquent au sein de l'Association calédonienne de planche à voile (ACPV). Robert se lance alors dans la compétition internationale et devient vice-champion du monde en 1995, faisant rayonner le nom de TERIITEHAU dans le monde entier.

Mariage de Robert et Norma TERIITEHAU en 1959.



Robert et Norma entourés de leurs amis.

Norma et Robert TERIITEHAU.

Fin de séjour à Tahiti pour Norma et les enfants, retour à Nouméa.



Norma pose à la rivière de Dumbéa avec deux amies tahitiennes.



Robert (père) à la SLN. Au-dessus, sa fierté : sa Citroën traction avant.



Norma, figure du marché aux fleurs de Nouméa.



Robert et un de ses petits-fils.



Norma, joueuse de quinine.

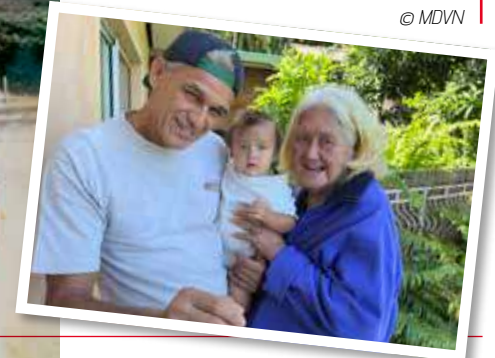


Robert (fils) avec sa fille et sa mère, Norma, en 2023.

@ MDVN



De droite à gauche : Robby NAISH, Robert (fils), Pete CABRINHA et un ami dans les années 1980.



LA BEAUTÉ PAR LES FLEURS



Taria PARAU et une amie à Papeete dans les années 1950
© Collection Zahn

Les fleurs sont profondément associées à l'image de Tahiti et des îles. Omniprésentes dans les jardins, elles se déclinent sous forme de parures, de parfums ou de motifs décoratifs. La réputation de l'accueil polynésien, si chaleureux et souriant, vient aussi de cette tradition de porter une fleur sur l'oreille ou de remettre des colliers fleuris en signe de bienvenue ou d'au revoir.



© Collection Mara

Tepeta MARA
© Collection Mara



Irène MATHELON,
Malia LUTUI et
Madeleine KASMAN
© 2022, Niko Vincent



Fabrication d'une couronne de fleurs.
© 2023, Niko Vincent



Manuia TCHONG TAI
© 2023, Association Toù Aï'a

Le Tiare Tahiti (*Gardenia taitensis*), fleur des dieux, est devenu un emblème incontournable de l'archipel polynésien. Il est à l'origine de la fragrance du monoï, une huile de soin pour le corps et les cheveux composé d'huile de coco et de fleurs de tiare.

Les couronnes de fleurs symbolisent la beauté et la séduction. Hommes et femmes parent leur tête de couronnes multicolores et parfumées. Les fleurs de tiare Tahiti, de frangipanier, d'hibiscus s'entremêlent au feuillage des cordylines, des crotons et des fougères pour orner les fronts. Symboles de gaieté et de fête, elles incarnent la joie de vivre polynésienne.



FAMILLE COLOMBANI

Le 17 novembre 1957, Salomé COLOMBANI, épouse MAITERE, arrive à Nouméa sur le pour rejoindre son mari, engagé sur le chantier du barrage de Yaté. Il est arrivé six mois plus tôt, lors de la précédente rotation du navire entre la Polynésie française et la Nouvelle-Calédonie. Salomé est accompagnée de sa fille aînée, Pierrette, 18 ans, et de ses trois enfants issus de son union avec Tuarae MAITERE. Femme au foyer, elle arrondit ses fins de mois grâce à son savoir-faire en matière de couture et de confection de couronnes de fleurs. Ils restent cinq ans en Nouvelle-Calédonie, puis repartent à Tahiti. Entre-temps, la jeune et jolie Pierrette rencontre M. TAÏEB à la sortie du magasin Ballande où elle travaille. Pour pouvoir le fréquenter, il lui faut d'abord l'accord de ses parents, qui envisagent très vite le mariage. Les époux prennent ensuite la gérance de Maeva Alimentation, à Yahoué, pendant sept ans. Divorcée, Pierrette gère l'hôtel La Résidence, à la Baie-des-Citrons, et, de manière occasionnelle, le Santa-Monica, la célèbre boîte de nuit. En 2005, Pierrette se marie avec Stephan W4W1IAS et ils s'installent au Mont-Dore. Le jardin est grand et le terrain fertile. Pierrette se lance dans la culture de fleurs et ouvre rapidement un stand au marché de Nouméa, qu'elle tiendra jusqu'à sa retraite.



Pierrette et ses deux filles,
Yvana et Claude TAÏEB.



Pierrette au Pacificana,
anciennement Tahiti Cabaret.



Pierrette COLOMBANI
en mai 2023.
© Association
Tôu Aïa



Pierrette
à 18 ans.

À droite, Salomé avec sa fille aînée, Pierrette, et ses trois enfants issus de son union avec Tuarae MAITERE et à gauche, Madame HANNE et ses deux enfants, rencontrés lors de la traversée.



Pose de la première pierre
du temple de l'église protestante
machi à la Vallée-du-Tir.
© Collection Varney

SE RASSEMBLER

Le dimanche, les Polynésiens de confession protestante se retrouvent au Vieux Temple, à Nouméa, mais ils partagent l'espace avec d'autres communautés. La barrière de la langue est ressentie comme un obstacle. En 1962, la communauté, sous l'égide du pasteur Hunter, va solliciter un terrain pour se réunir et édifier un lieu de culte qui lui soit propre. La municipalité met donc à leur disposition un terrain de la deuxième Vallée-du-Tir. Toute le monde prend part à la construction du temple. L'argent est récolté via des kermesses et des dons. Des groupes de travailleurs de chaque archipel polynésien sont constitués pour effectuer les travaux. Ils rassemblent hommes, femmes et enfants, chacun œuvrant à sa mesure, dans un grand moment de partage. Le temple de Bethlehem est inauguré le 25 décembre 1965.

Par la suite est créée en Nouvelle-Calédonie, sur le modèle tahitien, l'Union chrétienne des jeunes gens (UCJG), pour réunir la jeunesse polynésienne à l'école du dimanche, mais aussi dans des activités sportives ou culturelles. Des sections sont constituées dans les quartiers de Nouméa (Vallée-du-Tir, Ducos, 4e Km) et du Mont-Dore (Robinson, Plum).



© Collection Turi
Groupe de femmes polynésiennes préparant un repas au Vieux Temple, dans les années 1950.

© Collection Turi



© Collection Turi
Photo de groupe au Vieux Temple, dans les années 1950.

© Collection Turi

© Collection Temple de Bethlehem
Groupes d'ouvriers des îles Australes participant à la construction du temple de la Vallée-du-Tir.

© Collection Temple de Bethlehem

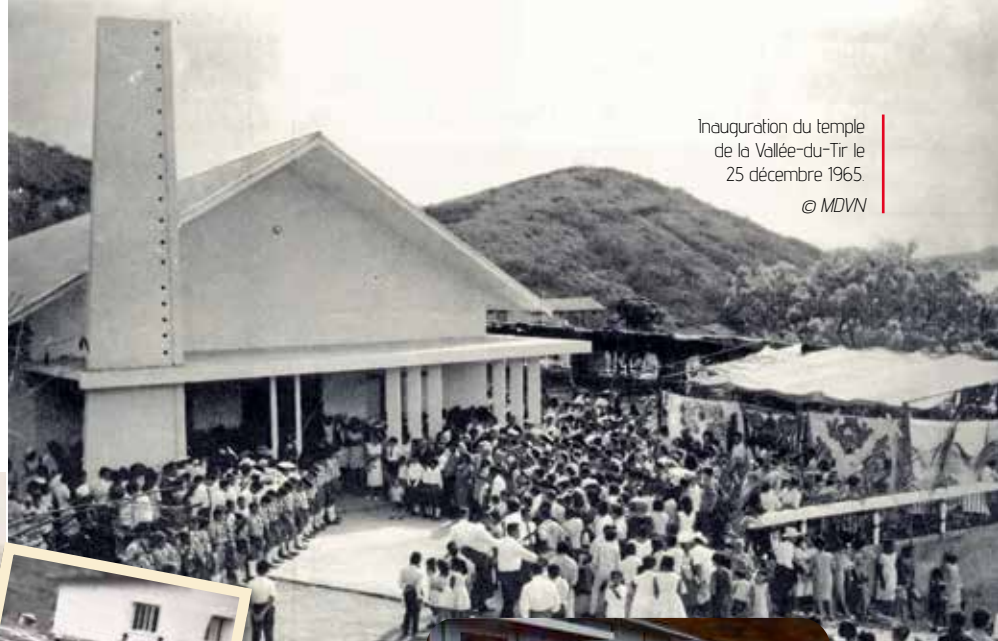
© Collection DEFAP
Sortie du Vieux Temple protestant, boulevard Vauban, à Nouméa.

© Collection DEFAP



© Collection Turi
Miriam TURI avec Henri FROGIER et son épouse autour d'un four tahitien, dans les années 1950.

© Collection Turi



© MDVN
Inauguration du temple de la Vallée-du-Tir le 25 décembre 1965.

© MDVN



© Collections Hopuetai et Paofai
Rencontre UCJG (Union chrétienne des jeunes gens) dans les années 1970. Les jeunes se retrouvent après le culte le dimanche, une fois par mois.

© Collections Hopuetai et Paofai



© Collection Hopuetai
Le sport est l'occasion de rencontres entre les différents centres UCJG : Ducos, 4e Km, Plum, Robinson et Katiramona.

© Collection Hopuetai



Danseuses du Biarritz sur la plage en 1968.
« Je suis arrivée en 1966 à Nouméa avec cinq
amies, Repeta, Nunus, Mère, Jeanne et Lola,
nous rejoignons six autres Tahitiennes déjà
employées au Biarritz. Nous travaillons de 20
heures à 3 heures du matin comme serveuses.
À minuit, nous allons enfiler nos tenues pour
un spectacle de danse tahitienne. »

(Te Païru BABIN, 2012)
© MDVN/Collection Babin

PARTAGER SA CULTURE

Avec l'arrivée massive de « Tahitiens » à partir de la fin des années 1950, les clubs et les dancings de Nouméa vibrent au son des guitares et de la contrebasse-touque. La musique « tahitienne » suscite un engouement considérable. À une époque où la télévision n'existe pas encore et où la radio n'émet que quelques heures par jour, la vie nocturne est intense et variée. Au Tiare, Aline SAKOUMORY fait venir des danseuses tahitiennes pour animer la piste de danse. Au Lotus, installé dans l'ancien Hôtel de France, place des Cocotiers, les sœurs GARBUTT font un tabac. Et quand Céline MATSUDA ouvre le Santa Monica, en 1959, elle n'hésite pas à embaucher de jeunes Polynésiennes fraîchement débarquées. Le tamouré devient la danse à la mode, danseurs et danseuses se déhanchent pendant des heures sur ses rythmes endiablés ou sur de la valse tahitienne. Le Biarritz, le Santa Monica, le Tiki Tapu et le Tahiti cabaret s'imposent comme les lieux incontournables pour faire la brinque jusqu'au bout de la nuit.

La danse tahitienne est très présente au sein de la communauté. Des écoles de danse vont peu à peu se développer sous l'impulsion de deux grandes figures de 'Ori Tahiti, Janine Ara MARU et Evarii TEROIRI.



Troupe de danse de Janine MARU, au Pacificana dans les années 1970.

@ Collection Panapa

Danseuses sur un bateau de croisière dans les années 1970.

@ Collection Panapa



Danseuse du club Le Tiare, tenu par Aline SAKOUMORY, dans les années 1950.

Orchestre : de gauche à droite, Joseph IKEMOTO et Carlo CUGOLA, Georges SAKOUMORY, un accordéoniste, un inconnu et Bernard DARMAN NISHIO.

@ Collection A. Vergé



Orchestre d'un bal tahitien à la mairie de Nouméa.

@ MDVN/Collection Sud Pacific, 1962



En 1952, la Croix du Sud prend le nom de Tivoli et l'orchestre tahitien Filo anime les soirées.

@ MDVN/Collection Sud Pacific, 1962



Carte postale du club le Santa Monica, ouvert en 1959 par Céline MATSUDA, où sont donnés des cours de tamouré, danse tahitienne.

@ MDVN



Le Biarritz à l'Anse-Vata, haut lieu des soirées nouméennes de 1936 à 1982.

@ MDVN/Collection BRUN



Les cousines Pauline PUGIBET, Taria PARAU et Anna MARA partagent avec fierté leur culture avec les Calédoniens. Ici lors d'une prestation dans la salle des fêtes de la mairie de Nouméa à la fin des années 1950.

@ Collection Pugibet



Les employées de M. et Mme DASSIE à Magenta vers 1958-1959.

@ MDVN/Collection LUCIANO

FAMILLE TEPA-MANUTAHU



FAMILLE AROITA

Tahara, dit « Coco », AROITA et Tiare TERAIEFA arrivent en 1957 en Nouvelle-Calédonie. Coco, forgeron-soudeur est embauché sur le chantier du barrage de Yaté. À la fin de la construction, en 1959, ils rentrent à Tahiti, puis décident de revenir. Coco va alors travailler pour la SCET. La famille s'installe dans les logements du personnel au Motor Pool, à Nouméa. Ils ont quatre enfants : Irène, Micheline, Noël et Marie-Noéline. Le quartier est très mixte, les communautés polynésienne et mélanésienne se côtoient joyeusement.

L'époque est à la fête et les jeunes aiment se retrouver le samedi soir à l'Anse-Vata, au Santa Monica d'abord, de 20 heures à 2 heures du matin, puis au Biarritz jusqu'à 4 heures. L'aînée des enfants, Irène, hérite du goût de la musique et de la fête de ses parents et devient joueuse réputée de contrebasse-touque ou *bass tura*. Dans les années 1970, elle joue au Santa Monica les mercredis, jeudis, vendredis et samedis. Grâce à son petit pécule difficilement acquis – « car à l'époque notre compte épargne était au Santa Monica [rires] » –, elle rachète la maison de ses parents et celle d'à côté. Ensuite, Irène va animer avec son mari Serge MATHELON, musicien et chanteur, les croisières au phare Amédée, notamment à bord du Samara et du Mary-D, pendant plus de vingt-quatre ans.

Ses frères et sœurs vont choisir des carrières plus « sérieuses », dans la banque et le secteur minier. Mais la relève est assurée, puisque les petits-enfants d'Irène pratiquent la musique et la danse polynésienne.



Aujourd'hui, Irène est membre du groupe Ukulele Taratoni.

De gauche à droite : Sido HOFFMANN, Lauredan KAPIRIERA, Irène MATHELON et Linda SLIMAN.

Irène à la *bass tura*, la contrebasse-touque tahitienne, dans les années 1970, sur l'Îlot Amédée.



Vaea avec sa fille Hinanui et son fils Yvan.



Noël AROITA, dans les années 1990.



Mariage de Serge et Irène en 1970.



Hinanui MATHELON, la petite-fille d'Irène, en 2017.



Tiare TERAIEFA et son petit-fils Alfred.

« Coco » Noël AROITA et Tiare TERAIEFA à Yaté, en 1957.

Areiana, Alfred, Angela et Aimana MATHELON, en 2022.

En bas : Aimana et Areiana, joueurs de ukulele, en 2022.



Irène AROITA ep. MATHELON en 2023.

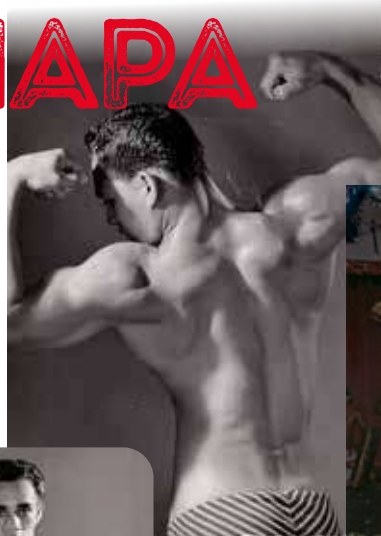
@ Association Tôu Aïa





FAMILLE PANAPA

Tamaruhoua PANAPA débarque en Nouvelle-Calédonie en 1959. Il trouve rapidement du travail à la SLN. Seul bémol, la barrière de la langue. « Quand j'arrive, je ne parle pas français, c'est PUGIBET qui nous guide partout, il travaille au nickel. J'ai appris le français là, dans les garçonnières à Doniambo. Le règlement était strict : pas de bagarre, pas le droit de sortir le soir, pas de lumière ». Pour faire venir sa femme Augustine, son fils Patrice et sa belle-mère, Arapari POETAI, Tamaruhoua doit trouver où habiter. Ce n'est pas facile car les logements sont rares. Il en trouve un dans l'immeuble SOULARD, rue de la République. Les appartements sont répartis autour d'une cour intérieure où se trouve un lavoir, lieu de réunion des femmes et des enfants. Y naîtront Yannick et sa sœur Gloria. Puis, la famille déménage à l'Anse Vata et s'agrandit avec Pascaline, Heindy, Yann-Hanzo et Daniel. À la SLN, Tamaruhoua travaille au quart. Il est chargé du chargement de la malte dans les marmites Bessemer, où la chaleur et les émanations de soufre rendent la tâche laborieuse. Heureusement, il trouve des compensations dans la pratique du culturisme, puis plus tard du vélo. Sa plus belle course : Nouméa-Népoui-Nouméa, 500 km, dans les années 1970.



Tamaruhoua commence le culturisme en 1960.



Gloria et Yannick adolescentes, dans les années 1970.



Arapari POETAI, mère adoptive d'Augustine, avec son petit-fils Patrice.

La culture tahitienne reste présente dans la famille. Tamaruhoua joue du ukulélé tandis que Yannick et Gloria pratiquent le 'Ori Tahiti. Elles dansent depuis l'âge de 6 ans avec Jeanine MARU et Evarii TEHOIRI. Ensuite, elles danseront sur les paquebots jusqu'à 18 ans. Yannick reprendra après son mariage et danse toujours aujourd'hui.



Tamaruhoua PANAPA à son arrivée en Nouvelle-Calédonie en 1959. Augustine à droite, avec des amis dans les années 1950 à Tahiti.



Gloria et Yannick en tête du groupe de danseuses sur un bateau de croisière, dans les années 1970.

Yannick (au milieu) et Gloria (à gauche) danseuses sur le bateau de croisière le Mary D, dans les années 1970.



Yannick avec son fils Orlando, devant les coupes de son club de vaïa Tevanui, en 1985.



Thadalo, Fifi, Yan-Hanzo, Tamaruhoua, Yannick et Patrice PANAPA à Tahiti.

Yannick et Gloria (en haut à droite) ont gagné la coupe de la compétition calédonienne de handball en 1976, avec leur capitaine Fanfan DELAVEUVE.



Orlando et Yannick lors du gala de l'école de danse Tahiti Nui en 2020.



Ornella PANAPA, son conjoint Mike, leurs enfants Tayron et Jahya et le grand-père.

LE 'ORI-TAHITI

Le 'Ori Tahiti est une pratique artistique, sociale et culturelle de Tahiti et des îles de la Société qui incarne l'identité polynésienne. Littéralement, 'Ori Tahiti se traduit par danse tahitienne, mais son appellation recouvre plusieurs formes culturelles. La danse s'appuie en effet sur le chant, la musique et une gestuelle issus de la tradition, mais qui ne cesse de se renouveler. Il se décline en cinq types de danse spécifiques : Ote'a, Aparima, Pa'oa, Hivinau et Pata'utau. Depuis les années 1940, une forme populaire, le tamure, s'est répandue dans les clubs et soirées festives, contribuant à faire connaître la danse tahitienne. Le 'Ori tahiti est aujourd'hui largement enseigné dans les écoles de danse en Polynésie et au-delà, perpétuant le sens du collectif et de la transmission de l'histoire et des valeurs polynésiennes. L'énergie qu'elle dégage, la créativité de ses costumes et les tournées internationales de groupes de danses tahitiens ont fait du 'Ori Tahiti l'un des symboles de Tahiti et de la Polynésie.

'Ori Anae
© 2022 Up Art

Gala de Tahiti 'Ori
© 2023 JKStudio
Photography

L'école de danse Yvan 'Ori
Tahiti NC et sa formation
Manatoa lors de la 2^{ème} édition
'Ori Tahiti I Tararoi 2023

© 2023 JKStudio
Photography



LES POLYNÉSIENS D'ICI



'Ori Anae
© 2023 JKStudio
Photography

Orchestre
Temonoroa au gala
de Tahiti 'Ori
© 2023 JKStudio
Photography



Areiana Mathelon de
l'école de danse Tehei
© 2023 JKStudio
Photography

Rimahere
© 2022 JKStudio
Photography

Gala de Tahiti 'Ori
© 2023 JKStudio
Photography



FAMILLE TOIRORO-PANAI

Mélanie TOIRORO est issue de la deuxième génération de Polynésiens en Nouvelle-Calédonie. Son père, Meteta TOIRORO, est arrivé avec les frères de sa femme, les TURI, dans les années 1950. Les familles habitaient les unes à côté des autres dans le quartier de Magenta. Sa mère tenait un stand de fruits et légumes aux côtés de ses frères au marché de Nouméa.

Timona PANAI est arrivé en Nouvelle-Calédonie avec ses parents adoptifs Puarei et Miriama NOHO en 1970. Puarei travaillait pour la Sofel, puis la Citra. Il était chargé de remplacer les conduites d'eau du barrage de la Dumbéa. La famille est installée sur la base-vie de Robinson, au lotissement Bernut avec plus de 160 autres Tahitiens. Très attaché à la culture tahitienne, Timona apprend la musique en observant les musiciens du Tuhā'a Pae, le foyer des îles Australes. Avec sa femme, Mélanie, ils vont s'investir dans la danse tahitienne auprès de Janine Ara MARU et Evarii TEROIRI, deux figures du 'Ori Tahiti, la danse tahitienne. Plus tard, ils créent avec des amis et des cousins l'association Hei Pua Nui et le groupe de danse Poerava, pour faire vivre la culture tahitienne

sur le Caillou. Régulièrement, le danseur et chorégraphe Joël AVAÉORU vient de Tahiti pour former les jeunes, notamment les garçons, à la danse et au *toere*, instrument de percussion polynésien, lors des Heiva, concours traditionnels annuels, organisés localement. Avec ce groupe, ils voyageront beaucoup à l'étranger : Bangkok, Hawaï, bateaux de croisière... Aujourd'hui, leur fille Mehiti dirige l'école de danse 'Ori Tahiti Mehiti, à

Dumbéa.

Louis TOIRORO et Thérèse née TURI, dans les années 1950.



Thérèse TURI, veuve TOIRORO et son second époux, Pierre ARAPARI.



Mélanie TOIRORO et son petit cousin Mervin TURI dans les années 1970.

© Collection Turi



Thérèse, derrière son stand de fruits et légumes au marché de Nouméa, au centre-ville, dans les années 1980. Ci-contre : Yolande TURI et Thérèse TOIRORO, née TURI, au marché de Nouméa.

© Collection Turi

Puarei NOHO et Timona PANAI, dans les années 1970, membres de la section UCJG (Union chrétienne des jeunes gens) de Robinson, au Mont-Dore.



Ecole de danse 'Ori Tahiti Mehiti, à Dumbéa, en 2023.

© Niko Vincent

Puarei NOHO et son épouse Miriama NANUA.



Manuia TCHONG
TAI, Claudine
TERAIAMANO, Ilona
TETUIRA.
© 2023, MDVN

Le pandanus pas à pas avec Cécile, Mere et Taria



Les premiers plants de *paeore* calédoniens proviennent de pieds importés de Tahiti dans les années 1950-1960. Tous les trois à quatre mois, les feuilles de pandanus sont coupées et les plus belles sont sélectionnées pour le tressage.
Cécile MATEAU et Mere MANATE



L'ART DU TRESSAGE

La légende de Hina

A Rurutu, les habitants racontent que l'art du tressage leur a été transmis par l'ogresse Hina. Elle vivait seule dans une cavité au sommet des montagnes et se nourrissait d'êtres humains jusqu'au jour où elle fut capturée par les gens de l'île. A l'intérieur de sa grotte, on retrouva des nattes, des paniers et des éventails en *paeore* (pandanus), tressés de la plus belle des manières. Les femmes s'évertuèrent alors à reproduire ces objets tressés par Hina, la cannibale aux doigts de fée, et devinrent expertes dans l'art du tressage.

Pour assouplir les feuilles, leur nervure centrale est amincie. Puis, elles sont rassemblées par une tresse avant d'être suspendues pour le séchage.
Mere MANATE

Une fois séchées, les feuilles sont lissées à la lame de couteau. L'opération est renouvelée plusieurs fois, jusqu'à ce que les feuilles ondulent. Les feuilles sont ensuite conditionnées sous forme de rouleau, prêtes à être transformées en brins fins pour le tressage.



Taria PARAU-ZAHN excelle dans l'art du tressage. Les brins de pandanus, de bambou ou de nervure de cocotier se transforment sous ses doigts agiles. En arrivant en Nouvelle-Calédonie en 1958, elle a choisi d'en faire sa pratique pour entretenir sa culture polynésienne.

Photos © 2023, Niko Vincent

FAMILLE MANATE -TAVITA

Terono MANATE et Mere TAVITA se sont rencontrés dans le quartier du 4e Km quand ils étaient adolescents et se sont mariés en 1974. Tous les deux sont originaires de familles de l'île de Rurutu dans l'archipel des Australes.

Patu TAVITA, le père de Mere, est arrivé en Nouvelle-Calédonie en 1958 avec son frère Vito TAVITA et des cousins, en provenance de Makatea où ils travaillaient aux mines de phosphates. Une vingtaine de membres de la famille sont déjà sur place et habitent ensemble en garçonnière à Doniambo. Sa femme Tevetuarii le rejoint en 1960, avec leurs huit enfants et ils louent un logement rue de Papeete, à Ducos. La vie est simple et pas chère, la cuisine se fait au feu de bois et ils n'ont pas de sanitaires. Au départ, la langue constitue une difficulté. Heureusement, en cas de coup dur, la coutume des îles Australes joue son rôle. Les familles se cotisent par groupes de six pour s'entraider. En 1967, Patu achète un terrain au 4e Km. Beaucoup de familles de Ducos les rejoignent. Les femmes se regroupent autour de l'artisanat ou pour prier. Tevetuarii confectionne des objets d'artisanat à partir de feuilles de *paeore*. Elle les vend aux commerçants : colliers, chapeaux, nattes, éventails... Les enfants participent de leur côté à la collecte de coquillages.

Apia MANATE, le père de Terono, arrive à la fin des années 1950 avec sa femme, Atina MANATE et huit de leurs quinze enfants. Il travaille comme manoeuvre à la SLN, mais beaucoup le connaissent pour son don de masseur-guérisseur. La famille s'installe dans les logements de l'usine à Doniambo, puis ensuite au 4e Km. En 1965, son fils de 14 ans, Terono, le rejoint pour travailler à la SLN. Il y entre comme soudeur, métier appris auprès d'un chaudronnier à Tahiti. Dans le quartier, Terono rencontre Mere TAVITA. Ils font connaissance, se plaisent, patientent et enfin se marient le 20 décembre 1974. Terono fera sa carrière à la SLN, puis entrera à l'USOENC vers 2007, dont il sera l'un des piliers. Leur famille est fortement investie dans le fonctionnement du foyer des îles Australes.

Patu TAVITA avec Gaston FLOSSE lors de la construction du foyer des îles Australes en 1982.

© AIIA

Patu TAVITA



Mariage de Mere et de Terono, en présence de leurs parents, en 1974.

Terono MANATE, vers 1980.



Patu TAVITA à son arrivée en Nouvelle-Calédonie en 1958.

© SANC



À gauche, Tevetuarii TAVITA et Mama VITO, avec les femmes de la section artisanat du Tuh'a pae, vers 1980.

© AIIA



Roo TAVITA, vers 1980.

© AIIA

Mere TAVITA-MANATE prépare la venue des mamas de l'artisanat en provenance de Tahiti, en 2018.



Mariage de Livai MANATE, fils de Terono et Mere.

À droite : mariage de Cyrille PITO, fils adoptif de Terono et Mere, avec Cheyenne HAATITIO.





Mema Toa, lors d'une exposition artisanale organisée pour financer la construction du foyer Tuha'a pae dans les années 1980.

© AIIA

TUHAA'PAE (LES CINQ ÎLES) LE FOYER DES ÎLES AUSTRALES

En 1974, les Polynésiens originaires des îles Australes (Rimatara, Rurutu, Tubuai, Raïvaevae et Rapa Iti) décident de créer une amicale pour renforcer les liens entre les gens de la communauté et fondent, le 16 mai 1974, l'AIIA (Amicale des jeunes des îles Australes). Au début des années 1980, ils décident de construire leur propre foyer afin d'avoir un lieu pour se réunir. Pour financer les travaux, de nombreuses kermesses et ventes d'artisanat sont organisées. La première pierre est posée le 23 août 1983 et le foyer sera inauguré le 23 août 1986. L'objectif est d'avoir un lieu pour recevoir les délégations des Australes. Forte de 2 000 membres en Nouvelle-Calédonie, l'amicale compte aujourd'hui trois sections : artisanat, pétanque, et va'a, la pirogue polynésienne.

Ses adhérents se retrouvent régulièrement. « *Nous nous voyons une fois par mois environ. Cela peut être autour d'un repas. On révisé les chants. Si l'un d'entre nous a un problème, on s'entraide* », et si l'amicale semble, de par son nom, destinée aux jeunes, elle rassemble à l'heure actuelle plusieurs générations. « *Nous aimerions recruter des jeunes pour les inciter à suivre nos traces* », confie Mere Manate, une adhérente de la première heure.

De 1990 à 2001, l'amicale a organisé chaque année la fête polynésienne du Heiva à la Baie-de-la-Moselle et sur le quai Jules-Ferry à Nouméa.

Lever de pierre (celle-ci pèse 150 kg), sport traditionnel des îles Australes réalisé par Robert TETUIRA lors du Heiva de 1990.

Spectacles de danse et ventes d'objets artisanaux sont organisés en vue de financer la construction du Foyer Tuhā'a pae. Ura PARAU ép. TEINAURI procède à la vente de colliers de coquillages.



La construction du foyer entre 1983 et 1986.



En vue de l'inauguration, tous les rideaux sont fabriqués en tresses de pāpae (pandanus).



Inauguration du foyer Tuhā'a pae en 1986, au 4^e Km à Nouméa.



Le foyer des îles Australes, au 4^e Km à Nouméa.



Messe inaugurale du foyer en 1986.



UKULELE TARATONI



BRINGUE & MUSIQUE : DEUX ACCORDS PARFAITS

Les instruments polynésiens les plus populaires sont sans conteste la guitare, le *ukulele* et la *bass tura*, la contrebasse polynésienne. Les doigts courent et sautent sur les cordes, les notes s'échappent pour former une mélodie joyeuse et rythmée, un hymne à la gaité. C'est la guitare qui s'est imposée en premier. Arrivée dans les années 1930 à Tahiti, elle est vite adoptée par les Polynésiens. Facile à transporter, elle les accompagne partout, notamment en Nouvelle-Calédonie, lorsqu'ils arrivent nombreux pour travailler sur les chantiers à la fin des années 1950. Peu à peu, la guitare est supplantée par le *ukulele* hawaïen. Plus petit, plus simple d'utilisation, il devient un incontournable des bringues tahitiennes. Le *ukulele* tahitien, à la différence de son grand frère hawaïen, ne comprend pas de caisse de résonance. Fabriqué directement à partir d'une pièce de bois brut, il prend les formes les plus variées. La *bass tura*, quant à elle, est un instrument insolite, une contrebassine composée d'une touque ou d'une poubelle équipée d'un manche à balai et d'un fil de pêche.

Joués en groupe ou en solo, les instruments tahitiens enchantent les *areareara*, les fêtes tahitiennes, et accompagnent les chants polynésiens et les groupes de danse de 'Ori Tahiti.

Les Vahine Purotu : Linda SLIMAN, Raheira MANUTAHI, Annette HOFFMANN, Elodie BELLAIS, Florence TROMPETTE et Elvina VERON, dans les jardins de la ville

© 2023 Niko Vincent



Tepeta MARA au ukulele, Pauline PUGIBET à la guitare avec deux cousines.

© Collection Pugibet



Kim SIANG CHIN à la guitare, avec un ami au ukulele.

© MDVN/Collection Juanita Tevahitu



Raymond TAURU à la guitare joue avec ses amis, à Nepoui, dans les années 1980.

© Collection Tauru

Ukulele Taratoni lors des jeudis du centre-ville.

© 2023 Niko Vincent



L'ASSOCIATION TO'U AI'A (MA PATRIE)

Créée en 2011, l'association To'u Ai'a a pour but de resserrer les liens entre tous les Polynésiens vivant en Nouvelle-Calédonie et de promouvoir la culture polynésienne. Elle partage sa culture par l'apprentissage de la langue (*reo ma'ohi*), des chants traditionnels, de la danse, du ukulele et des percussions ainsi que par des ateliers d'artisanat et d'art culinaire. L'association représente la communauté polynésienne lors des journées culturelles organisées dans les écoles, les collèges, les lycées et à l'université.

En 2018, elle monte un groupe de musiciens regroupant plus de cinquante joueurs de ukulele et de chanteurs pour se produire aux « Jeudis de Tahiti ». Depuis, l'aventure continue sous le nom de Ukulele Taratoni. Ce groupe composé de personnes de toute ethnie et de tout âge, est organisé en trois sections d'animations pour mieux répondre aux diverses sollicitations :

- C Reva (« c'est parti »)
- A Rutu mai (« envoyez la musique »)
- Vahine purotu (« les belles dames »)

Ukulele Taratoni se déplace dans les centres pour handicapés, pour personnes âgées et dans les fêtes et les manifestations culturelles. Le groupe se réunit tous les dimanches au kiosque à musique pour répéter.



Le groupe Ukulele Taratoni lors de la collecte de dons pour les sinistrés de Maui, à Hawaii, après les incendies de la ville de Lahaina, en septembre 2023.

Animation d'un atelier de tressage de couronnes à la Foire de Thio, à l'invitation du Comité des femmes de Thio, le 23 juillet 2023.



Invitation du consul de Nouvelle-Zélande pour le Matariki (jour de l'an maori), au centre culturel Tjbaou, en juillet 2023 : Mathias VIVI, Linda SLIMAN, Manuia TCHONG-TAI, Mel PUROTU, Elvina VERON et Annette HOFFMANN.

Invitation des communautés à l'anniversaire de l'arrivée des Indonésiens en Nouvelle-Calédonie : Pascal MILLON-DESIGNES (Antillais), Manuia TCHONG-TAI (Polynésiens), Thierry TIMAN (Indonésiens), Patrick GUILLOIN (Vietnamiens), Maire Nozeran (Polynésiens) et Michel FONGUE (Chinois).



Étienne TAHUHU, porte-parole du comité des sages de la communauté polynésienne.



To'u Ai'a assure des cours de danse tahitienne tous les jeudis matin à l'Acapa (Association calédonienne des personnes âgées), à Nouméa, en 2023.

Les « Beautés divines » accompagnent le groupe Ukulele Taratoni dans ses prestations.



Dans le cadre de la préparation de l'exposition *Les Polynésiens d'ici*, réunion des anciens dans la salle d'honneur de la mairie de Nouméa, en mai 2023.

A Rutu mai (« envoyez la musique »), groupe dirigé par Annette HOFFMANN (Tati Sido), au Salon des séniors, à Nouméa, en mars 2023.



Animation culturelle au marché de Dumbéa avec Evelynne TUHEIAVA, Madjje SANDFORD, Annette HOFFMANN, Manuia TCHONG-TAI, Irène MATHELON et Linda SLIMAN.

Premier bal polynésien organisé par Tôu Aï'a, en partenariat avec Hura MAI, en mai 2023.
Premier rang : José Louis OHNO, Jean-Claude DIO, Michel FONGUE et Lawrence TEPA.
Second rang : Freddy LOO, Annette HOFFMANN, Manuia TCHONG-TAI, Maire NOZERAN, Josiane TEPA et Annick DELAVEUVE.

Prestation lors de la Fête du cerf et de la crevette, à Boulouparis, conduite par C. Reva et dirigée par Lawrence TEPA, en 2023.



Animation aux Halles de Magenta avec les Vahine Purotu dirigées par Florence TROMPETTE, en 2023.

Irène MATHELON, Michel FONGUE, Annick DELAVEUVE, Florence TROMPETTE, Elvino VERON, Joël BURNS, Linda SLIMAN et Annette HOFFMANN.

Cours de reo ma'ohi dans les locaux de l'Église des Saints des derniers jours, à Rivière-Salée, Nouméa en 2023.



TABLE DES MATIÈRES

Mot du maire.....	3	Tifaifai, la couverture tahitienne.....	41
Les Polynésiens d'ici.....	4	Famille Kapiriera-Chung.....	42
Construire le barrage.....	6	Famille Ruruhau.....	45
Famille Pugibet.....	8	Saveurs polynésiennes.....	46
Famille Turi.....	10	Famille Mairoto-Ahuroa.....	48
Famille Paofai.....	12	A hoe a hoe, ramer ensemble.....	50
Famille Tiaore.....	14	Famille Teritehau.....	52
Famille Hopuetai.....	16	La beauté par les fleurs.....	54
Travailler à la mine.....	18	Famille Colombani.....	55
Famille Varney.....	20	Se rassembler.....	56
Famille Vahine.....	22	Partager sa culture.....	58
Famille Tauru.....	24	Famille Tepa-Manutahi.....	60
Famille Paquier.....	27	Famille Aroita.....	61
Famille Parau.....	28	Famille Panapa.....	62
Famille Sandford.....	30	Le 'Ori-Tahiti.....	64
Famille Likhau.....	32	Famille Toiroro-Panai.....	65
Famille Hoffmann.....	33	L'art du tressage.....	66
Famille Tuheiava.....	34	Famille Manate-Tavita.....	67
Les Polynésiens du marché.....	36	Tuhaa'pae (les cinq îles) : le foyer des îles australes.....	68
Participer à l'économie locale.....	37	Ukulele Taratoni.....	70
Famille Lechène.....	39	Brinque et musique : deux accords parfaits.....	71
Les « Rurucaines ».....	40	L'association To'u Ai'a (ma patrie).....	72



Remerciements

Tous nos remerciements vont aux familles qui ont accepté de témoigner pour raconter l'histoire de l'arrivée de leurs parents et de nous confier leurs photos.

Un grand merci également à l'association Toù A'i'a pour son investissement de tous les instants dans ce projet et le lien avec les familles polynésiennes, et tout particulièrement à la présidente de l'association Manuia Tchong Tai et à son trésorier Michel Fongue.

Cette publication a été réalisée à partir des témoignages et des iconographies collectés auprès des familles, mais aussi des musées de la Ville de Nouméa, des archives de la Nouvelle-Calédonie, de la société Enercal, de la Société le Nickel (SLN), de la DEFAP (Service Protestant de Mission), des Nouvelles calédoniennes, de l'association Toù A'i'a, de l'Amicale des Jeunes des Îles Australes (AJIA), de JK Studio photographie, Up art et de particuliers (A. Vergé, Babin, B. Tchong, Luciano, J. Tevahitu Chin, P. Tahirori-Hikutini, le temple de Bethlehem, restaurant chez Djell), et avec le concours des écoles de danse 'Ori Tahiti, Rimahere, EDT, Manatoo et 'Ori Anae et l'orchestre Temonoroa.

Les photographies des familles et les portraits ont été réalisés par Niko Vincent et Jacquotte Samperez pour la Ville de Nouméa.

Les jeudis de Tahiti
© 2023. Niko Vincent



Ville de
NOUMÉA



9 782958 154431